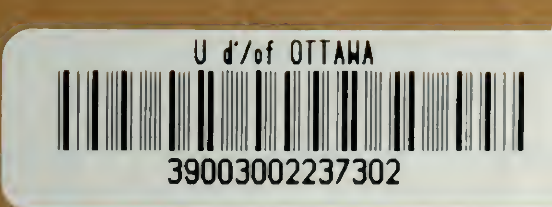
du Laurens.





DU
LAURENS.

LA
IANDELLE
'ARRAS.

POÈME.

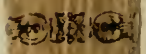


PRIX :
3 francs

(3 frs)

AVEC
9 FIGURES.

1834.



LA CHANDELLE D'ARRAS,

POÈME HÉROI-COMIQUE

En dix-huit Chants ;

PAR L'ABBÉ DU LAURENS,

AUTEUR DU COMPÈRE MATHIEU.

Nouvelle édition

Avec 19 figures,

Précédée d'une Notice sur la Vie et les ouvrages de l'auteur.

PARIS,

CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

1834.

ɜ.

ercer étoit devant
inés de fleurs, et
ntir notre vie. C'é-
demanda tranquil-

jeune Télémaque,
ntre les Troyens,
que votre propre
ue j'ai acquise des

251. **[Laurens. (du)]** Etrennes aux Gens d'Eglise, ou la Chandelle d'Arras, poème héroi-comique en XVIII chants. Arras, 1775, in-12, XVI-152 pp., d. chagr. mod. brun, dos orné. (Bon ex.) Frs 250,—

Une des premières éd. de ce Recueil de poèmes licencieux. (Cf. Cte d'I., t. I, col. 533.

LA CHANDELLE

D'ARRAS.

COULOMMIERS.—BRODARD, IMPR.-LIBRAIRE.





Desrais del. Tassaert sculp.

LA CHANDELLE D'ARRAS,

POÈME HÉROI-COMIQUE

EN XVIII CHANTS;

PAR L'ABBÉ DU LAURENS,

AUTEUR DU COMPÈRE MATHIEU.

NOUVELLE ÉDITION,

Précédée d'une Notice sur la Vie et les Ouvrages de l'Auteur, et ornée de 19 gravures.

PARIS,

CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

—

1834.



Frontispice de Rops
(pour Kistemaeckers, 1881)

PRÉFACE.

Toujours brûler et ne s'éteindre pas
Est une fable : on la croit dans Arras.
CHANT XVIII.

VOILA le sujet du poëme de *la Chandelle d'Arras*, ouvrage presque aussi spirituel, presque aussi bien versifié, et souvent bien plus amusant que *la Pucelle ;* car Voltaire, pour être piquant et malignement badin, n'était pas comique, et puis le sujet de la vierge de Domrémy, pris à l'envers de la vénération que cette fille guerrière devait inspirer aux Français délivrés par elle du joug de l'étranger, n'est-il pas une profanation des plus coupables ?

L'abbé DU LAURENS, qui fit *le compere Mathieu*, roman si original, qu'on ne s'est jamais lassé de le réimprimer, de le traduire et de le lire dans toutes les langues de l'Europe, est

1.

l'auteur de *la Chandelle d'Arras*, composition toute écrite de verve, et, en quelque sorte, improvisée, puisqu'elle ne lui coûta que quinze jours de travail, et qu'on y compte dix-huit chants, comme dans le *Balai*, dont il avait fait presqu'un chant par jour. En France on ne citerait pas un second exemple d'une facilité aussi prodigieuse, unie à une imagination véritablement féconde.

L'abbé du Laurens avait du génie; il avait des idées fortes et neuves, avec le don de les rendre très-énergiquement; mais la tyrannie d'une mère dévote qui le fit moine contre son gré contribua à rétrécir le cercle de ses conceptions, en même temps qu'elle détermina leur nature.

Il faut qu'un moine sans vocation devienne ou un saint ou un impie, au dire des gens de sa robe : l'abbé du Laurens ne se soucia nullement d'être canonisé; jamais il ne put se résoudre à passer pour un imbécille, ni à jouer le rôle d'un hypocrite. Sa raison se rébellionna sous le froc, et l'étude de la théologie acheva de faire de lui un incrédule.

Dès-lors il s'attaqua aux préjugés, aux superstitions, aux abus de tous genres qui avaient pris naissance et se maintenaient à la faveur de la religion de Rome.

Ce monde a toujours été amplement pourvu de jésuites, espèce de gens qui font vertus de leurs vices et cherchent leur bonheur dans les avantages du mensonge et de la duplicité; ce sont des fourbes qui vivent aux dépens d'autrui, et s'assurent l'impunité en appelant à eux quiconque leur paraît avoir la vue bonne et la conscience large.

Vers le temps où l'abbé du Laurens venait d'entrer dans l'ordre des Mathurins, florissait une troupe de rusés fripons, qui, sous la dédicace de l'Espagnol Ignace de Loyola, s'étaient ligués pour arriver par voies tortueuses à la domination universelle. L'abbé leur déclara d'abord la guerre; il les confondit dans des thèses publiques, mais il paya cher ce triomphe : ils le poursuivirent de leur haine, et, comme ils n'étaient pas méchans à demi, ils trouvèrent le moyen de lui faire fermer tous les asiles où il aurait pu jouir de

quelque repos. Depuis ils ne cessèrent pas de s'acharner contre sa personne; il leur répondit par des satires; eux, lancèrent la police à ses trousses, et, pendant qu'il fuyait les lettres de cachet que l'on accordait à tort et à travers à cette époque où, en France, tout n'était qu'intrigue et arbitraire, ils eurent le crédit de le faire arrêter, juger et condamner à une prison perpétuelle par la chambre ecclésiastique de Mayence, à laquelle ils l'avaient dénoncé comme auteur d'ouvrages irréligieux.

Cette sentence d'inquisiteurs fut rendue le 30 août 1767 : trente ans après l'abbé du Laurens la subissait encore, et pourtant la révolution française avait déjà étendu au loin son influence par la propagande de ses victoires. Mais la société de Jésus, justement proscrite et en apparence éteinte, ne laissait pas d'avoir une existence des plus réelles : quoique réduite à se tenir dans l'ombre, elle conservait la puissance de faire persécuter ses ennemis et de nuire à qui lui avait nui; elle avait ses affidés et ses geôliers dévoués à son

implacable vengeance : aussi l'abbé du Laurens fut-il, jusqu'au bout, la victime des jésuites. Il avait près de quatre-vingt-huit ans, lorsqu'en 1797 il finit misérablement ses jours dans une maison de pauvres prêtres, à *Mariabon,* où il était détenu.

Il avait fourni une bien triste carrière : durant cette longue réclusion, les hommes de Dieu ne durent se faire faute de le torturer en mille façons, et sans doute que sous leurs griffes il expia cruellement le tort de n'avoir pas abjuré les lumières du sens commun au profit des sacrés imposteurs. On le traita comme un philosophe qui a eu l'audace de nier les miracles, et de celle plus criminelle encore de ne voir dans le purgatoire qu'une invention propre à faire bouillir la marmite des marchands d'indulgences. Pour chacun de ces gros péchés que l'Église ne remet pas en cette vie, vu qu'elle ne croit pas aux châtimens de l'enfer dans l'autre, l'auteur du *compère Mathieu* fut flagellé et abreuvé du fiel le plus amer. Ainsi il atteignit la vieillesse et enfin la mort, qui fut pour lui une délivrance,

car le père des miséricordes n'a pu que fair paix, de très-bonne grâce à un écrivain aus: divertissant.

N'en déplaise à saint Augustin, à saint Jé rôme, à saint Bernard, à saint Thomas-d'A quin et à la sequelle des béats qui firent d très-ennuyeux livres, il faut que l'abbé d Laurens soit entré en paradis pour avoir ét mieux avisé qu'eux. Il y aura pris place côté de maître François Rabelais, à qui cer tainement il revenait récompense dans l ciel pour avoir fait passer quelques heure de bon temps à cette humanité parfois si mo rose et si maussade. Aux yeux du Créateur ce ne peut être un mérite si mince, que d'a voir contribué à mettre en gaîté son chef d'œuvre, fût-ce même par plaisantes moque ries des serviteurs de sa livrée. Il aura don souri à l'apparition du poème de *la Chandell d'Arras*, où, pour tous affligés d'hypocondrie il se trouve ample matière à se désopiler l rate.

Ceci, objectera-t-on, est bientôt dit, mai: il y a moqueries et vilains mots? Oui, vilain:

mots comme dans les écrits du curé de Meudon, comme dans les comédies de Molière, comme dans quelques-uns des contes de notre bon La Fontaine; vilains mots qui ne tirent pas à conséquence, car le poison qui pervertit est caché sous de belles paroles, et les images qui corrompent les mœurs sont d'ordinaire, comme on le sait, présentées avec un prestige de décence. Ainsi ne nous fâchons point contre quelques syllabes mal sonnantes. Point de pudibonderie hors de propos, n'est pas toujours le plus chaste qui s'effarouche de si peu; prenons le badinage tel qu'il est, et ne cherchons pas dans un jeu d'esprit plus qu'il n'y a; l'auteur n'a voulu ni allumer vos passions, ni embraser vos sens; il n'a point visé à faire des peintures obscènes, à retracer des scènes de lubricité; ne lui prêtons pas des intentions qui ne furent pas les siennes : il ne s'est proposé que de nous récréer; qui lira son œuvre n'en deviendra ni pire ni meilleur, ni plus sage, ni plus libertin. Les mots grossiers ou déshonnêtes, tels qu'on les qualifie, n'ont que le tort de ne pas appartenir

au vocabulaire de la bonne compagnie, qui a d'autres expressions pour signifier la même chose; à proprement parler, ils ne sont pas des lascivetés, mais un style de situation, une couleur locale et une caractérisation vraie des personnages que l'on met en scène avec leurs manières et habitudes de langage. A quoi se réduit le cynisme, quand pour qu'il disparaisse il suffit d'une périphrase, d'un tour différent ou d'un recours à la synonymie ? La seule réponse possible à cette question ne permettrait plus d'adresser de reproche fondé à certains passages de *la Chandelle d'Arras*, qui, à quelques esprits faussés dans le contact avec des susceptibilités de convention, sembleraient friser la gravelure ; et puis ce poëme n'est-il pas une œuvre autant satirique que burlesque ? L'enjouement et la causticité ont leurs licences.

Après cette justification de notre auteur, laquelle est évidemment sans réplique, il ne reste plus qu'à donner l'histoire de la miraculeuse chandelle : voici comme la conte Gazet dans son Histoire ecclésiastique des Pays-Bas :

« Au temps de Lambert, évêque d'Arras, environ l'an onze cent et cinq, le peuple étant fort débordé et abandonné à tous vices et péchés, la saison devint intempérée, et l'air si infecté et corrompu, que les habitans d'Arras et du pays circonvoisin furent punis et affligés d'une étrange maladie, procédant comme d'un feu ardent qui brûlait la partie du corps atteinte de ce mal.

» Or, en ce même temps il y eut deux joueurs d'instrumens musicaux, lesquels étaient grands amis et puis devinrent grands ennemis, et s'entrehaïssaient. Ce nonobstant, la sainte vierge Marie, en atours magnifiques, leur apparut en la nuit, et leur dit : levez-vous, allez trouver l'évêque Lambert; l'avertirez qu'il veille. La nuit samedi prochain, au premier chant du coq, on verra une femme revêtue de pareils atours que moi, descendre du chœur de ladite église, tenant en ses mains un cierge de cire qu'elle vous baillera, et en ferez dégoutter quelque peu de cire dedans des vaisseaux remplis d'eau, que donnerez à boire à tous les malades. Ceux qui

se serviront de ce remède avec vive foi recevront guérison; et ceux qui le mépriseront perdront la vie.

Outre ce discours commun, elle ordonna aux deux joueurs musicaux de se réconcilier..... Ils allèrent trouver l'évêque. L'évêque, fort étonné, leur demanda leur nom, et de quel style et pays ils étaient; mais quand ils lui répondirent qu'ils étaient joueurs d'instrumens de leur style : Ha! mes amis (dit l'évêque), ne vous jouez point de moi. Lambert leur lava la tête. Un des joueurs eut si peur, qu'il lâcha dans ses bayes....

» L'évêque fit attention après, les envoya chercher; ils entrèrent avec lui dans l'église, se mirent en oraison, jusqu'environ le temps qui leur avait été spécifié par la vision, que lors leur apparut la vierge Marie en mêmes atours, laquelle semblait descendre du haut du chœur de l'église, avec un cierge ardent du feu divin, qu'elle leur délivra, leur tenant la même proposition de la première apparition. Après que quelques vaisseaux furent remplis d'eau, l'évêque formant le signe de la

croix dessus, les malades qui burent de l'eau, furent guéris. On fit des processions, et tous les environs vinrent en pèlerinage pour prier le précieux joyaux de la sainte Chandelle.»

Ce récit sert d'argument au poëme de l'abbé du Laurens. C'est sur ce fonds qu'il a créé une action et une intrigue, avec les incidens, les épisodes et les détails les plus grotesques.... Ce qu'il y a de remarquable dans cette production si originale, c'est qu'aujourd'hui que la piété, comme l'impiété, sont également passées de mode, elle n'a rien perdu de son sel, et ce n'est trop aventurer de prétendre que, par ce temps si sérieux, si plein d'anxiétés et de soucis, tant sur le présent que sur l'avenir, elle peut offrir encore une délicieuse distraction.





Desrais del. Tassaert sculp.

L'œil irrité, le vaillant nul s'y frotte
Siffle des dents, frappe du pied et saute
Sur la terreur, la saisit aux cheveux.

LA CHANDELLE

D'ARRAS.

CHANT PREMIER.

Querelle de Jean et de Jérôme ; leur combat.

BELLE Zéphire! ô toi, que mes disgrâces
Voudraient en vain arracher de mes bras ;
Toi, que l'Amour amena sur mes traces,
Pour m'inspirer sous ces nouveaux climats,
Viens m'éclairer du feu de ton génie!
Je vais chanter la CHANDELLE D'ARRAS,
Ce phénomène apporté par Marie,
Qui toujours luit, brûle et ne s'éteint pas.

Au bon vieux temps, le vrai temps des sottises ;
Quand nos docteurs, porteurs de barbes grises,
Prêchaient les saints, le pape, le démon,
Le feu d'enfer brûlant dans un sermon ;
Tous les cervaux, travaillés de vertiges,
Aimaient la fable et croyaient aux prodiges ;
Les châtelains, chargés d'un gros bons sens,
Dans leurs châteaux voyaient des revenans :
Fillette enceinte accusait du dommage
Quelque sorcier. Hélas! un pucelage

A beau tenir, quelque charme à la fin
Le fait sauter : un sorcier est bien fin ;
Et dans ce temps, pour l'honneur des familles,
On croyait fort les sorciers et les filles.
Tel on était dans le pays d'Artois,
Pays semblable aux coteaux champenois ;
Où l'on naît sot, non pas pour le paraître,
Le devenir, mais seulement pour l'être,
Comme l'on dit, toute une éternité.
Dans Arras donc, c'était dans la cité,
Vivaient jadis deux hommes très-illustres :
Tous deux avaient un peu plus de huit lustres,
Force raison au bout de leurs cheveux,
Et de l'esprit où la poule a ses œufs.
L'un se nommait Jérôme Nulsifrote ;
Quand le grivois vous tirait une botte
A jeune fille, il allait droit au cœur.
Son compagnon s'appelait La Terreur.
Ce fier vivant, de vaste corpulence,
Fort comme un Turc, vous menait d'importance
Une grivoise, et tout sur le bon ton.
Des reins épais, un nez d'un pied de long,
Lui captivaient les hommages des femmes ;
Le phénomène allumait dans leurs âmes
Un feu divin qui glaçait leurs maris.
Mainte disait : Jarni ! dans quel pays
Le ciel fait-il croître des nez si rares ?
Pour nos besoins ses mains sont bien avares !
Près de ce nez, d'un si noble maintien,
De nos époux les nez ne seraient rien.
Ces bonnes gens, l'honneur de la patrie,
De la cité soutenaient l'harmonie.

Jérôme et Jean, de leur profession,
Étaient tous deux joueurs de violon.
A livre ouvert, sur le champ, en cadence,
Ils vous raclaient la fine contre-danse,
Un cotillon sur l'air de l'Angola,
Ou du *Stabat Mater dolorosa* ;
Ce dernier air enchantait la province,
Où de tout temps le goût fut aussi mince
Que la boisson que l'on boit dans Arras.
  Chéris des grands, goûtés des magistrats,
Nos Batistins *, par un talent unique,
Gagnaient l'argent et l'estime publique ;
Noces, festins ne se passaient sans eux ;
Qui les avait s'estimait trop heureux.
  L'âme des dieux, l'amitié secourable,
Dès le berceau, d'un nœud toujours durable,
A Nulsifrote unissait La Terreur ;
Ces deux amis ne faisaient qu'un seul cœur.
Jamais mortel ne vit chaîne pareille :
Le brandevin, la bière et la bouteille,
Trois fois le jour ranimaient leurs beaux feux,
Trois fois le jour resserraient leurs doux nœuds.
Le vieux Platon, le jeune Alcibiade,
Le fier Oreste et le tendre Pilade,
Des romanciers si vantés autrefois,
Vis-à-vis d'eux n'étaient que des cœurs froids ;
Qui l'aurait dit! que la voix d'un profane,
Qu'un vil oiseau, que son maudit organe
Désunirait des nœuds si précieux ?
Rien n'est constant sous la voûte des cieux.

* Allusion au fameux musicien de ce nom.

Certain bon jour, le jour de Pentecôte,
Jean La Terreur, Jérôme Nulsifrote,
L'esprit, le cœur rempli de brandevin,
Vers Saint-Laurent * cheminaient au matin.
Sortant d'Arras, à vingt pas de la ville,
Un animal, une bête incivile;
(Que le démon, ah ! sinistre coucou,
Aurait bien fait de te tordre le cou ;)
L'animal donc entonna son ramage.
Jérôme en rit, et pour le badinage,
En se tournant dit à son ami Jean:
L'entends-tu bien? connais-tu ce plain-chant?
Pour un mari le bel épithalame!
Dis-moi, l'oiseau connaîtrait-il ta femme?
L'aurait-il vue avec notre curé,
Sous le vicaire ou près d'un tonsuré?
Je crois, ma foi, qu'il t'en dit des nouvelles.
La chienne au moins n'est point de ces cruelles
Qu'il faut toujours tirer par le jupon.
Souvent chez toi j'ai vu le frère Oignon...
Comment, coquin, répond Jean en colère,
Sais-tu, morbleu! que notre ménagère
N'a giboyé avec d'autre que nous?
Ah! vive Dieu! je sommes son époux.
A la nourrir chaque nuit je m'occupe,
Même le jour, malgré sa longue jupe...
Va, le coucou n'a chanté que pour toi.
Serait-il vrai?... Quoi! des cornes à moi?
Je bouche trop l'endroit où ça se plante!
Et puis Nanon... Tiens; le diable me tente;

* Village à une lieue d'Arras.

S'il ne m'arrête... à l'instant tu verras...
Ah! dit Jérôme, ah! ne te fâches pas.
Tranquillement accommodons l'affaire ;
Tiens, pour nous deux il a chanté, compère.
En conviens-tu? Non diantre, par ma foi!
Je n'en suis point; il a chanté pour toi.
J'ons de l'honneur aussi grand que je sommes,
Et sur ce point je ne craignons quatre hommes.
Tiens, vois mon front, vois s'il est raboteux?
Ton front! ton front! tu l'as drôle, parbleux!
Il est plaisant? Hé! mais il s'imagine
Que ça se voit... On aurait belle mine
Si l'on montrait cette coiffure aux gens!
Cela paraît, mais ce n'est qu'en dedans;
Console-toi, tu n'es pas sans confrère.
Jean était bon, et non pas débonnaire.
Quoique dévôt à la sainte amitié,
Il n'était homme à se moucher du pié,
Toujours ses doigts serv ient à cet usage,
Pour épargner les frais du blanchissage
Et les mouchoirs; le secret était bon.
Jean, plein d'honneur, n'avait d'aucun affront
Jamais souffert le flétrissant outrage.
Son poing nerveux, sur le large visage
De son ami, vous applique soudain
Cinq à six coups, mais de la bonne main.
L'œil irrité, le vaillant Nulsifrote
Siffle des dents, frappe du pied et saute
Sur La Terreur, le saisit aux cheveux,
L'attire à lui, veut l'abattre. Tous deux
Luttent long-temps, se cognent, se meurtrissent:
Dans leur fureur, ces malheureux vomissent

Contre le ciel mille affreux juremens.
O Dieu vengeur ! où sont tes châtimens ?
Pour tes clochers réserves-tu la foudre ?
Ne réduis-tu que les autels en poudre ?
Fais-la tomber sur ces monstres affreux :
Leurs juremens font dresser les cheveux.
Sur un ciel noir, le démon des orages
Vient en grondant du fond des marécages.
Sa main terrible a déchaîné les vens ;
Les champs de l'air, à ses regards brûlans
Sont enflammés ; les flèches du tonnerre
Ouvrent le ciel et déchirent la terre ;
En vain la foudre éclate à leurs côtés,
Jérôme et Jean n'en sont épouvantés ;
Leur fier courroux s'accroit avec l'orage.
L'air en tonnant ranime leur courage.
Tel autrefois ce cynique effronté
Que le portique a si long-temps vanté ;
De son tonneau, l'orgueilleux Diogène,
La pique en main, à la face d'Athène,
Rit de la foudre et se moque des dieux.
  Couverts de sang, ces monstres furieux,
Las, épuisés, étendus sur l'arène,
D'un œil éteint, dont la paupière à peine
Pouvait s'ouvrir, se défiaient encor.
Tel expirant, l'infatigable Hector
Bravait Calchas et menaçait Achille.
  De leur combat le bruit vint à la ville ;
Arras se trouble et s'attendrit pour eux ;
On court, on vole, on les trouve tous deux
Sans mouvement et prêt à rendre l'âme.
Dans ce moment, ô Jean ! tu vis ta femme ;

La froide horreur avait glacé son teint,
L'amour ému s'agitait sur son sein ;
De cent baisers elle mouille ta bouche ;
O belle Annette ! ô l'orgueil de sa couche !
Ton cœur soupire... Annette par trois fois
Tu veux parler, ta douleur est sans voix.
Perfide Amour, tu ris de sa tristesse?
Tu flattes Jean ! cette feinte caresse
Est l'art discret de tromper un mari.
Vive un cocu, grand Dieu ! qu'il est chéri !
Plus mitonné qu'un directeur de nonne,
Au moindre mal on se pâme, on s'étonne,
On crie, on presse, on le lèche, il faut voir ;
Femme à lui plaire épuise son savoir.
Ah ! si le ciel d'une chaîne amoureuse
Unit un jour ma destinée heureuse
A jeune objet, je veux être cocu.
L'air trop mal-sain de l'austère vertu
Ne me plaît point, j'aime un peu la faiblesse :
L'humanité fut toujours ma sagesse.
  Sur un brancard couvert de deux manteaux,
A l'hôpital on porte nos héros.
Anne les suit en répandant des larmes ;
Son air touchant embellissait ses charmes ;
Sa gorge émue attendrissait les cœurs.
Plus d'un abbé fut sensible à ses pleurs.



CHANT II.

Le diable habillé en ermite descend à l'hôpital; excite Nulsifrote à la vengeance.

Dans la cité, quarante-deux sœurs-grises,
Vierges jadis, mais femmes bien apprises,
De l'hôpital ont la direction.
Là, chaque nonne, avec distraction,
Panse un malade et met à son derrière
Du vitriol pour *l'onguent-de-la-Mère ;*
En quiproquo ces sœurs en savent long.
Or dans ce temps, on dit que le démon
Rôdait souvent autour du monastère.
Cet ennemi du ciel et de la terre
A Nulsifrote apparut dans la nuit ;
Le diable est fin, c'est un terrible esprit.
Nos beaux prêcheurs l'ont affublé d'injures.
Dans leurs sermons surchargés de figures,
Le diable est peint, Dieu même en aurait peur.
A les entendre, il ment comme un rimeur.
Aux sots, dit-on, cette bête est à craindre ;
Hélas! pour moi j'aurais tort de m'en plaindre.
A ses amis il ne fait jamais rien ;
Le bon Jésus s'en est trouvé très-bien.
Mathieu nous dit qu'un jour dans un miracle,
Il le porta sur le haut d'un pinacle,



Desrais del. Liesaert sculp.

O mon ami ! s'écria le démon
Je suis Satan, cet Être craint en France
Des grands Docteurs profonds en ignorance



D'où bien à l'aise il voyait l'Auxerrois,
Les Pays-Bas, l'Écosse, l'Angoumois,
Berlin, Paris, le fort de la Goulette,
La rue aux Ours, celle de la Huchette,
Où soupirait à côté d'un gigot,
Certain Arnaud, le *lamentable* Arnaud ;
Milord, dit-il au maître du tonnerre,
Tout rondement voulez-vous, ventre à terre,
A mes ergots faire un beau compliment,
Sur mon honneur je remets à l'instant
Ce beau pays sous votre obéissance.
Jésus lui dit : Satan, ton opulence
Ne peut tenter un cœur comme le mien ;
Aux Publicains tu peux donner ton bien ,
Sans la vertu le monde est méprisable.
Laissons Jésus faire un sermon au diable ,
Car en tout temps un bon prédicateur,
Comme un mauvais, endort son auditeur.
Dans la nuit donc, pour tromper Nulsifrote,
Le diable part orné d'une calote,
D'un grand cordon, d'un chapelet sans croix,
D'une béquille, enfin du saint harnois
Du frère Luc allant en guerre sainte
Trouver Agnès, qui fut neuf mois enceinte
Pour faire un pape, et ne fit qu'un tendron.
O mon ami, s'écria le démon,
Je suis Satan, cet être craint en France,
Des grands docteurs profonds en ignorance.
Pour t'effrayer, me rendre plus hideux,
D'un habit noir ils m'ont vêtu comme eux,
Et m'ont planté des cornes à la tête :
Ah ! par l'enfer, que la Sorbonne est bête,

Que le fourrage à ces gens convient bien !
En vérité, c'est leur pain quotidien.
Je naquis noble, et ma source est divine ;
Jadis au ciel je pris mon origine.
Mes compagnons, esprits forts, gens hardis,
De leur éclat follement éblouis,
A l'Éternel déclarèrent la guerre.
Tels les Titans, nous dit le grand Homère,
En Thessalie insultèrent les dieux.
La même fable arriva dans les cieux.
Avant ce temps, nous goûtions sans partage
La froide gloire et le mince avantage
De dire en prose, en beaux vers, en plain-chant:
Triomphe, honneur au Seigneur tout-puissant !
Toujours brailler, toujours la même note,
Cela, ma foi! mon ami Nulsifrote,
Nous ennuyait. Un beau soir Lucifer,
Garçon divin, sémillant comme l'air,
Voulut de Dieu surpasser l'élégance,
Ceindre la gloire, usurper la puissance.
Messieurs, dit-il aux jeunes chérubins,
Notre Seigneur nous prend pour des gredins.
Sommes-nous faits pour ramper sous un maître ?
En se tâtant chacun peut se connaître ;
S'en faire accroire est le talent d'un sot :
Contre le ciel formons un saint complot ;
Attaquons Dieu, chassons-le de son trône,
Brisons son sceptre, arrachons sa couronne,
Ou tout au moins égalons-nous à lui.
L'honneur le veut, soyons dieux aujourd'hui.
Ce beau projet fut applaudi des anges,
A l'orateur on donna cent louanges.

Je ne fus point de l'avis d'Astaroth.
Le Diable était d'attacher le grelot
A Dieu le père ; il n'était point maniable.
Comment le prendre? Un prélat respectable
Aux doux plaisirs, le cardinal Dubois,
Bien mieux que nous le prenait mille fois
De cent côtés : aussi son éminence
Était l'*ami** d'un grand seigneur en France.
 Sur son palier nous insultâmes Dieu.
Comment, dit-il, vous osez en ce lieu,
Braver ma foudre et m'outrager en face?
Quoi! des coquins, nés du sein de ma grâce,
Voudront du ciel me chasser aujourd'hui!
Le charbonnier est le maître chez lui.
Holà, Michel! soudain que l'on s'escrime;
A coups de sabre il faut punir le crime,
Dans le cahos engloutir ces mutins,
De fers brûlans charger leurs viles mains.
On se battit ; Dieu, du haut de sa gloire,
Vit le combat, fit pencher la victoire
De son côté : c'était très-naturel.
Mais, entre nous, sans le vaillant Michel,
Le Paradis appartenait au diable.
Oh! le bon coup. Lucifer, plus traitable,
Assurément n'eût point damné les gens.
Pas n'était sot pour faire à ses dépens
Ce noir Ténare où l'on brûle les âmes,
Et, sans pitié, de très-aimables femmes,
Pour avoir fait de sots maris cocus.
Ah, si l'Archange ami, nous a vaincus,

* Voltaire nous a donné le vrai sens de ce mot dans la Pucelle. (Voyez l'article Bonneau.)

Il doit sa gloire à notre extravagance ;
Tout neufs encore et sans expérience,
Nous n'avions brin connaissance de Dieu.
Pour nous encore il était de l'hébreu ;
Car Lucifer n'était point assez bête,
S'il l'eût connu, de tenter sa conquête.
Que la jeunesse est un temps mal aisé!
Et qu'à cet âge on est mal avisé!
Le cœur léger s'incline vers le vice ;
Il faut souvent que la barbe blanchisse,
Avant d'user un peu de sa raison;
Mais pour le mal, on l'apprend sans leçon:
Quand on est bon, c'est souvent par faiblesse ;
C'est le hasard qui donne la sagesse.
Le hasard donc toucha mon tendre cœur ;
Le vif remords, ce tyran du pêcheur,
Me poignarda. Brisé de repentance,
Dessein me prit de faire pénitence:
Sur ses vieux jours l'homme se convertit.
D'un pas dévôt j'allai, le cœur contrit,
Près d'Achicourt * prendre l'habit d'ermite.
Que le rosaire entre mes mains profite!
Qu'un capuchon est un meuble divin!
Embaumez-vous, flairez l'odeur de saint
Que ça répand : c'est l'encens de la grâce.
Non, le boiteux, non, l'ignorant Ignace,
De son vivant ne sentait pas si bon...
Dans les vapeurs de ma dévotion
J'ai vu Marie : ô ciel! qu'elle était belle!
La fraîche aurore est un chiffon près d'elle!

* Village auprès d'Arras.

Son œil brillait des feux du chaste amour,
Un jupon simple, uni comme un bon jour,
N'ajoutait rien à l'éclat de ses charmes.
A son aspect je répandis des larmes ;
Quoi! vous pleurez! dit-elle en souriant ;
Un grand garçon fait-il ainsi l'enfant?
Êtes-vous donc de ces petites âmes?
Laissez les pleurs, ils engraissent les femmes ;
Quittez la haire, et marchez vers Arras,
Vers l'hôpital vous porterez vos pas.
Un sot mortel, insensible à l'outrage,
Entre deux draps amollit son courage,
L'honneur honteux sur son maussade front,
Rougit encore de l'éternel affront
Dont l'a flétri la main de son compère.
Dans son cœur lâche allumez la colère :
Qui sait se battre est digne de mes yeux,
Qui ne se venge est indigne des cieux.
Tel que l'éclair ouvre, enflamme la nue,
Disant ces mots, Marie est disparue.
O Nulsifrote! ô cœur trois fois heureux!
La sainte Vierge est sensible à vos vœux.
Vous êtes sûr, sous sa main immortelle,
De vaincre Jean ; que pourrait-il contre elle?
Ah! vengez-vous comme doit un chrétien ;
Suivez le ciel ; le ciel se venge bien.
C'est un plaisir de punir l'insolence ;
Dieu pour lui seul a gardé la vengeance ;
Il connaissait les morceaux délicats.
Sur La Terreur déployez votre bras ;
Que cette nuit le scélérat périsse !
Prosternez-vous, que ma main vous bénisse.

Le diable alors, élevant deux grands doigts,
Sur le héros fait un signe de croix ;
Puis d'une voix agréable, mais fière,
Les yeux au ciel, il fit cette prière :
Dieu des vivans, des morts et des saisons,
A qui Clément* chante tant d'oraisons,
Pour obtenir le mépris des richesses,
Sur Nulsifrote épanche tes largesses !
Donne à son bras le force de Samson,
A sa valeur le feu de Gédéon !
Devant ses pas fait marcher le tonnerre,
Mets dans son cœur l'homicide colère
Dont tu frappais les faibles Hétéens,
Les fils d'Amon et les Amorrhéens !
Qu'il soit vainqueur ! Derechef, à ces mots,
De la main gauche il bénit le héros.

CHANT III.

Nouveau combat de Jean et de Jérôme, le pansement du blessé ; son trépan.

Monsieur Buffon, dont l'éloquente plume
Créa pour nous dans un profond volume,
Avec des mots artistement tournés,
Un nouveau monde et des cieux mieux peignés,

* Clément XIII, roi de Rome.



Desenne del. Tassaert sculp

Aux cris des chiens les nonnes accoururent
Leurs yeux bénis en entrant apperçurent
Le père Jérôme étendu sur le dos.
Sur lui le sang ruisselait à grands flots.

Parle du chien ; mais il en parle en maître,
Qui connaît tout, qui répand sur chaque être
Le jour naissant de la création.
Le chien, dit-il, est plein d'attention ;
Tendre, poli, complaisant, doux, affable,
Pour les humains d'un instinct favorable,
A les aimer il consume ses jours ;
Paphos n'a point de plus fermes amours.
Dieu de mon cœur, trop volage Lisette,
Te souvient-il! quand ta flamme coquette
Me captivait sous ta trompeuse loi,
Ton chien, ton chien, moins inconstant que toi,
Couvrait tes feux d'une honte éternelle.
Ainsi que lui que n'étais-tu fidelle?
A l'hôpital trois détestables chiens,
Pendant la nuit servaient de gardiens.
Ces trois mâtins ne valaient pas la chatte ;
Oncques n'avaient bien su donner la patte.
Toujours jappant, sautant, courant, mordant
Les malheureux qu'ils trouvaient en passant.
Pif, Pouf et Paf étaient leurs noms terribles.
Jamais l'enfer, dans ses gouffres horribles,
N'avait produit des dogues si hargneux ;
Cerbère était un mouton auprès d'eux.
Vivent les chiens chantés dans l'Écriture,
Ils sont chômés de la race future.
Roch et Thobie étaient d'assez bons chiens,
Très-bien pourvus, mais pour nos trois vauriens,
Ils l'emportaient en malice sur l'homme.
Laissons ces chiens, revenons à Jérôme.
Ce fier-à-bras, par le diable éveillé,
Saute du lit, et sans être habillé,

Va droit à Jean, et d'un regard sévère
Lui dit ces mots qu'anime la colère :
Visage affreux, face de réprouvé,
Qu'à mon courroux le ciel a réservé,
Voici le jour marqué pour la vengeance ;
Ton front épais, où l'altière insolence
A peint d'un gueux la maussade fierté,
Retrace encore à mon œil irrité
Ce jour sinistre où le chant détestable
D'un vil oiseau brisa le nœud durable
Qui dès l'enfance avait uni nos cœurs ;
De ma colère éprouve les fureurs.
Terrible dieu des noires Euménides,
Qui fis sonner ces vêpres homicides,
Où la Sicile et la fière Atropos
Du sang français firent couler les flots
Viens éclairer ma colère implacable.
Conduis mon bras, immole le coupable,
Sa lâche main a fait rougir mon front.
Que son vil sang efface cet affront!
Disant ces mots, d'un poing ferme et robuste
Adroitement Jérôme vous ajuste,
A coup portant, sur la face de Jean
Vingt horions, et lui casse à l'instant
Le nez, le front, la gueule et la mâchoire :
Trente-deux dents sur le champ de victoire
De ce succès sont les sanglans témoins.
Jean se réveille ; on se réveille à moins.
Avec fureur de son lit il s'élance ;
Armé d'un pot sur Jérôme il avance,
L'atteint, le frappe et lui brise les os ;
L'autre résiste, et saisit à propos

Un saint Michel enchâssé sur un diable;
Le couple épais, dans sa main redoutable,
Fait du fracas; Jean en est abattu.
Un diable, un saint ont bien de la vertu!
Quant ils sont gros, ils terrassent leur homme.

Le fier combat de Jean et de Jérôme
Subitement éveille la maison;
Tout l'hôpital est en confusion.
Sur leurs grabats les malades frémissent,
De cris plaintifs les voûtes retentissent;
L'un croit avoir entendu dans les airs
Le bruit roulant qu'annoncent les éclairs.
L'autre, étourdi dans son saisissement,
Croit ressentir cet affreux tremblement
Qui de nos jours a renversé Lisbonne;
Mainte femelle invoque sa patrone,
Le vieux saint Roch et le grand saint Venant.
Par cent *salve* l'une invoque Marie,
La sainte-face et sainte épiphanie,
Qui, dans son temps, accoucha de trois rois.
Au bruit affreux de ces lugubres voix;
Les trois mâtins, plus méchans que Cerbère,
Dans l'hôpital entrent avec colère.
Pouf aboyait; mais Pif, plus courageux,
Sur nos héros s'élance furieux;
Paf à Jérôme entame le derrière.
Pouf enragé, d'une dent meurtrière,
Le mord, lui prend certain objet benin,
Idolâtré du sexe féminin.
Si je pouvais, sans blesser la décence,
Peindre l'objet aux yeux de l'innocence,

Ciel! que sur lui l'on verserait de pleurs:
Son triste sort ferait fendre les cœurs.
Frêle pudeur! faut-il qu'à tes maximes
J'aille enchaîner ma pensée et mes rimes?
Tes faux appas n'enchantent que des sots;
L'homme innocent rougit-il pour les mots?
Femme le doit, attentive à l'usage,
On voit soudain briller sur son visage
Ce faux vernis, masque de la pudeur.
Que de ses mains prépara l'art trompeur.
Aux cris des chiens les nonnes accoururent.
Leurs yeux bénis en entrant aperçurent
Le fier Jérôme étendu sur le dos;
Sur lui le sang ruisselait à grands flots.
Divin sauveur, quelle étonnante affaire!
Dit en tremblant la mère Apothicaire,
Ce malheureux va périr dans nos mains.
O chiens maudits! ô dogues inhumains
Qu'avez-vous fait?... Attendez que je voie.
O ciel! mes sœurs, les sources de la joie
N'existent plus! Jésus! il n'a plus rien!
Ce châtiment sans doute est pour son bien:
Il baisait trop: mais que dira sa femme?
Ce coup fatal doit confondre son âme.
Ah! juste Dieu? quelle sévérité!
Tes jugemens font trembler l'équité!
Pourquoi ta main, cette main large et sûre
Où les oiseaux vont chercher leur pâture,
Arrache-t-elle ainsi cruellement
A sa moitié le pain du sacrement?
Sans le plaisir, le plus riche ménage
N'est qu'un ciel noir, couvert d'un froid nuage:

Comment servir, nourrir, fêter un cœur?
Une nuit sèche est semblable au malheur.
De ce fléau, ciel, préserve nos grilles!
Que ferions-nous? hélas! quarante filles
Ont des besoins; et comme dit Gresset,
C'est bien le moins d'un pauvre perroquet!
Mais par pitié l'on soulage Jérôme,
Sur sa blessure on applique du baume.
En le pansant, la mère Cornichon
Adresse au ciel cette sainte oraison:
Le faible honneur, Seigneur, est ton ouvrage;
Son point d'appui, c'est le point du naufrage,
Y touche-t-on, soudain il est brisé.
Hélas! pourquoi dans un vase percé
Ton bras puissant place-t-il la sagesse?
De tes rayons viens couvrir ma faiblesse:
Donne à ma main l'adresse et la pudeur;
Que mon œil pur, sur cet objet trompeur
Ne souille point..... ah! fais que je ne tombe!
C'est un endroit où la vertu succombe.
Dans ce moment la mère Saint-Martin
Vint tristement apporter un clystère:
Ami, dit-elle, ici j'ai votre affaire;
Ce lavement est fait de tamarin,
D'agnus castus chauffés au bain-marie.
Prenez, prenez, il est doux et benin:
Feu Pourceaugnac n'a reçu de la vie
Un lavement fait d'aussi bonne main.
Tournez le dos et levez le derrière......
Un peu plus haut..... votre jambe en arrière.
Bravo, j'y suis, j'ai le nez sur le trou;
Non, attendez, haussez un peu le cou!

Bon! le cul ferme, allons partez muscade.
La mère pousse, et croit de son malade
Avoir saisi le pertuis ténébreux :
Pas n'est au trou. Sous son poignet nerveux
Le piston part, la canule se brise,
Le long du dos, entre chair et chemise,
La liqueur monte, et vous frappe en passant
Vers l'occiput, le pauvre patient ;
Et fait sauter son bonnet en arrière.
Le malheureux, dans ce moment contraire,
Lève la tête et veut voir l'accident ;
En retombant, les ondes du clystère
Vont pommader, de leur suc anodin,
De mon héros la face et la crinière.
Bénissant Dieu, maudissant le destin,
Dans ce malheur la mère Apothicaire,
L'œil humecté du fatal lavement,
Réclame encore saint Vaast et saint Venant.
Un assassin, docteur en médecine,
De Lachésis ancien tambour-major,
Paraît soudain. Il portait sur sa mine,
Qu'ombrage au loin un énorme castor,
L'air élégant d'un consolant clystère.
En style épais il fit un commentaire
Sur le nombril de notre père Adam,
Sur l'opium, la sauge et le chien-dent.
Mes sœurs, dit-il, la matière louable
Fut de tout temps chère à la faculté,
Et de notre art par les sots si vanté,
Le pot de chambre est l'objet respectable ;
De nos chapeaux c'est la plus belle fleur ;
La tubéreuse a pour nous moins d'odeur.

Le vieux docteur examine Jérôme,
Tâte et s'écrie: eh! comment donc! cet homme
Est ainsi fait? que peut-on ordonner!
Je vois deux cas; là je sens de l'enflure,
A l'occiput sans doute il a fracture?
Vite un frater: il faut le trépaner.
Du grand saint Côme arrive un vieux confrère,
Qui rasait bien, mais c'était autrefois.
Dans quinze jours il ferait un cautère
Habilement au bras d'un saint de bois.
Le chevalier de la triste lancette
Tire sa trousse, aussitôt vous apprête
Rasoirs, ciseaux, plumaceaux et trépan.
Long-temps en main il tient le patient,
Lorgne l'objet, opère en tâtonnant,
Ouvre le crâne..... ô merveille nouvelle!
De cette plaie il sort une chandelle,
Qui dans les airs s'élance avec fracas.
Le vieux barbier, étonné de ce cas,
Contre le mur recule épouvanté;
Le médecin dit que la faculté
N'a jamais vu semblable phénomène.
Vite, opérons, je crains que la gangrène
Ne cause ici le transport au cerveau;
Parons le coup. Trente grains d'ellébore,
Cinq à six gros d'extrait de mandragore
Lui seront bons; ce traitement nouveau
Est merveilleux. Ce crâne est sans jointure.....
Si l'on pouvait, pour achever la cure,
Y faire entrer deux onces de bon sens.
Ce n'est pas trop..... Comment à cinquante ans
Aller à neuf habiller une tête.

Comment..... encor..... Si le poil de la bête
Pouvait servir? Quand le timbre est fêlé
Il faut..... oui..... non..... un peu de foin pilé
Contre son mal serait un mal béchique ;
Ma foi, ce cas met à bout ma pratique !
Guérit qui veut..... j'y perdrais mon latin.
Le médecin, d'un air mélancolique,
Alla vêtir sa robe académique ;
Et fut apprendre aux magistrats d'Arras
De leur ami le triste et piteux cas.

CHANT IV.

Héloïse vient consoler Jeanne ; Jeanne court à l'hôpital ; combat de Jeanne et d'Annette.

Le jour perçait le voile des ténèbres :
Aux cris aigus de mille oiseaux funèbres,
La nuit fuyait vers le noir Phlégéton.
Sur un char d'or l'épouse de Titon
Versait déjà, de son urne embrasée,
Sur nos coteaux la fertile rosée ;
Dans nos jardins les innocentes fleurs
Baignaient déjà leur beauté dans ses pleurs ;
Quand sur Arras le démon des orages,
Le front couvert de grêle et de nuages,
Vint tout à coup fondre comme un vautour,
En nuit obscure il change ce beau jour.



Jeanne longtems resta sans mouvement;
Le désespoir dans ce cruel moment
De cent douleurs déchirait son cœur tendre.



Son char de feu roule avec le tonnerre :
Leur choc affreux épouvante la terre.
Transi de froid, le vieux Septentrion
Vient en tremblant embrasser l'Aquillon ;
Leurs vents unis ont renversé les chênes,
Troublé les eaux, débordé les fontaines,
De nos vergers détruit le riche espoir,
Et de Lisette emporté le mouchoir.
Tendre Colin, que ton âme est émue !
Quel sein brillant vient enchanter ta vue !
Son mouvement est celui de ton cœur :
Deviens hardi : que pourrait la pudeur?
Un rouge heureux couvre en vain ton amante ;
Doit-on rougir quand l'âme est innocente!
En vain Lison, honteuse dans tes bras,
A tes regards veut cacher ses appas ;
A tes baisers je la vois moins farouche ;
Son sein palpite, et, pressé par ta bouche,
Il croit, il s'enfle au gré de tes desirs ;
L'occasion est le cri des plaisirs.
Mais quoi! tandis que ma muse légère
Chante Colin, célèbre sa bergère,
Leurs tendres feux et leurs charmans ébats,
Un globe errant s'avance vers Arras.
Du centre obscur de ce globe terrible
J'entends sonner une trompette horrible,
Ses tons perçans font tembler mes pinceaux,
Et dans les bois ont glacé les oiseaux.
Jalouse Mort! ô déluge! ô tonnerre !
L'ancien chaos revient-il sur la terre
Rendre au destin le sceptre du néant?
La foudre frappe, ô prodige puissant !

Le globe s'ouvre et l'horizon s'éclaire ;
La sombre nuit fait place à la lumière.
Le front brûlé par le feu des éclairs,
La Renommée apparaît dans les airs.
Un char la suit ; c'est le char d'Héloïse.
Il est orné des larmes d'Arthémise ;
Le triste ennui, le désespoir touchant,
D'un faible vol le suivaient en pleurant.
Chez Nulsifrotte Héloïse est entrée.
Dans une couche à l'hymen consacrée,
Où l'œil des dieux lisait sur la blancheur
La foi, l'amour et la douce candeur,
Sa jeune épouse, en ce moment éprise
Du feu secret qui consume Héloïse,
D'un vain bonheur amusait ses appas.
Un songe heureux reposait dans ses bras.
Les vents de Gnide apportaient autour d'elle
L'encens des fleurs, et l'Amour sous son aile
Cachait aux yeux des volages zéphirs
Son chaste sein, le trône des plaisirs.
Aimable Jeanne, ah! que vient-on t'apprendre ?
Quel trait cuisant va percer ton cœur tendre !
Un chien cruel a moissonné ton bien ;
Pour te choyer Jérôme n'a plus rien.
Jeanne s'éveille, Héloïse l'embrasse ;
De mille pleurs elle inonde sa face.
Tendre moitié, dont le cœur immortel
A pour amis l'innocence et le ciel,
Que ton époux va te coûter de larmes !
Il vit encor ; mais quel deuil pour tes charmes !
Le froid hiver, répandu sur ton lit,
Entre tes bras glacera chaque nuit

Le chaste objet qu'idolâtre ton âme:
En vain ton sein, pour animer sa flamme,
S'agitera sous ses yeux amoureux ;
Désirs perdus! Jérôme de tes feux
Ne pourra plus calmer la douce ivresse.
Ton cœur brûlant au fort de sa tristesse
Invoquera les dieux et les plaisirs ;
Ils seront sourds, Jeannette, à tes desirs.
Tels des oiseaux, encore sans plumages,
Abandonnés par des parens volages,
Désespérés, agités dans leur nid,
Tendent le bec sans cesse au moindre bruit.
Ainsi ton cœur..... A ce discours surprise,
d'un œil mouillé regardant Héloïse,
Jeanne long-temps resta sans mouvement ;
Le désespoir dans ce cruel moment
De cent douleurs déchirait son cœur tendre.
Belle Héloïse, en vain tu veux la rendre
Moins accessible à ces tristes malheurs,
Tes vains discours tariront-ils ses pleurs?
Sans le plaisir l'hymen n'est qu'une chaîne,
Qu'un faible cœur ne soutient qu'avec peine;
Sans le plaisir est-il des agrémens?
Sans le plaisir est-il d'heureux momens?
Il n'en est point, dit Jeannette alarmée :
A ses douceurs mon âme est donc fermée?
Va, tes chagrins sont-ils égaux aux miens?
Le crime seul a tissu tes liens ;
Tes cris plaintifs, dont a pâli la terre,
Étaient la voix d'une flamme adultère :
Un vil pédant avait trompé ton cœur;
Ton Abélard était un imposteur.

Sans Colardeau, sans son talent magique,
On aurait vu la sévère critique
Te reprocher tes coupables excès.
Ah ! laisse-moi me répandre en regrets :
Ton sort cruel console-t-il mon âme?
Sur ce malheur calme-t-on une femme?
Jeanne à l'instant court, vole, à l'hôpital,
Le cœur, hélas! percé d'un trait fatal.
Ses cris aigus font retentir les voûtes.
O Dieu puissant! Amour, si tu l'écoutes,
Descends des cieux, répare son malheur,
Ou viens ôter ta flamme de son cœur.
Entre les bras de l'époux qu'elle adore,
Jeanne soupire, et c'est toi qu'elle implore !
Viens... mais que vois-je!... insensible à ses cris,
Tu fais le mal, *jeune enfant, et tu ris !*
Tandis qu'ainsi Jeannette se désole,
Que son époux la flatte et la console ;
Dans l'hôpital Annette entre à l'instant.
Jeanne la voit, et d'un air menaçant
Quitte Jérôme et vient fondre sur elle:
Femme hautaine, insolente femelle.
Viens-tu, dit-elle, insulter à mes pleurs?
Ton cœur heureux rit-il de mes malheurs?
Crains mon courroux, mon désespoir funeste ;
Dans mes chagrins ce bras nerveux me reste ;
Tiens, le sens-tu : Jeanne en disant ce mot,
Avec fureur lui décharge aussitôt
Un coup terrible, et la jette par terre.
Chantre des dieux! ô toi, divin Homère,
De tes accords viens seconder ma voix.
Achille en vain triompha de vingt rois;

Ce demi-dieu, bruyant foudre de guerre,
Dont Troie en flamme éprouva la colère,
Méritait-il cet immortel laurier,
Dont ta main fière orna son front altier?
Oserais-tu le mettre à côté d'Anne?
Pourrais-tu bien le comparer à Jeanne!
S'il triompha des Troyens malheureux,
Il avait Mars, le tonnerre et les dieux.

Au centre obscur d'un amas de nuages,
Armés d'éclairs qu'enfantent les orages,
Un char de feu tiré par deux hullans
Porte dans l'air l'implacable Bellone :
Telle autrefois, aux champs de la Sorbonne,
Contre Ramus animant des pédans,
Ses froids regards faisaient trembler les bancs.
Ainsi, dit-on, elle excitait Jeannette.
Déjà vingt coups sur la face d'Annette
De sa colère ont signalé l'ardeur,
Et de son bras illustré la valeur;
Quatre fichus, dans leurs mains vengeresses,
Sont à l'instant déchirés en cent pièces;
Quatre tétons, arrondis par l'Amour,
En palpitant s'offrent aux yeux du jour.
A ses appas le tendre Amour soupire.
Objets divins, qui pourrait vous décrire!
Vous ajoutez à la douceur des fleurs,
Et votre éclat efface leurs couleurs,
Du Créateur ce fut la main féconde
Qui vous donna cette figure ronde.
Ce boutonnet, cette aimable blancheur,
Qui tente l'homme, et surtout le pécheur.

Père du jour! Dieu des temps! Dieu des âges!
A ces beautés je connais tes ouvrages.

A ce combat, à ce terrible bruit,
De mille cris l'hôpital retentit;
Dans le couvent on sonne la crecelle:
Peu s'en fallut que dans chaque chapelle
On étendît un lugubre drap noir.
On court, on vole, on descend au dortoir.
Déjà les sœurs, pour calmer nos rivales,
Ont déployé de leurs voix monacales
Les tons usés, les antiques ressorts :
Vaine éloquence! inutiles efforts!
La fière Annette et l'invincible Jeanne,
Le cœur brûlant d'une rage profane,
A leur sermon, à leurs saintes douceurs
Ont répondu ; mais c'est par des horreurs.
Les mots ronflans de putains, de ribaudes,
Ornent cent fois leur courtes périodes;
Jamais Vert-Vert, éduqué sur les flots,
Ne prononça de si terribles mots.

Aux juremens de nos deux combattantes,
Aux cris affreux des nonnettes tremblantes,
Pâle, craintif et le cœur agité,
Le directeur accourt épouvanté.

Muse, peins-nous le bonheur de ce père!
Pour ce tableau reprends ta gravité.

Depuis trente ans, dans ce saint monastère,

Le moine avait roucoulé mainte fois,
Et confessé les plus jolis minois.
O volupté! Trente chastes amantes
Offraient la nuit, à ses mains caressantes.
Bouche vermeille, et gorge que l'Amour
Aurait sucé de ses lèvres charmantes ;
Cuisse divine, un genoux fait au tour,
Un teint semée de fleurs éblouissantes,
D'une blancheur qui faisait tort au jour.
Là, sans danger, loin du fracas du monde,
L'homme de Dieu, dans une paix profonde,
Ornait son cœur, cultivait son talent ;
Des revenans il connaissait l'histoire,
Correctement lisait dans le grimoire,
Comme un sorcier au sénat de Rouen.
Aux coups hardis de l'intrépide Annette,
Aux cris perçans des sœurs et de Jeannette,
Le moine vint au secours du couvent.
Un goupillon armait son bras sévère.
Comme autrefois, dans la *main* du saint père,
Le fier outil n'était plus si grenu ;
Partout de poil il était dépourvu :
Dans ce bas lieu tout croule, tout s'ébranle.
Le révérend ne sonnait plus en branle ;
Tintait encore, mais c'était rarement.
En le voyant, Jeanne dit à l'instant :
Vieux penaillon, parle, que viens-tu faire ?
Va-t-en ailleurs asperger ton eau claire ?
Crois-tu pourvoir à mon affliction,
En m'étalant ton chien de goupillon ?
Va ! ton outil n'est que la faible image
Du dieu fécond qui charmait mon ménage.

L'hiver peut-il caresser le printemps?
Sans les Zéphirs, Vertumne est sans amans.
Il te sied bien d'insulter à mes larmes!
Cours à tes sœurs porter tes vieilles armes;
A leur disette offre ton oiselet.
Lâche, courbé, sans jeu, sans contenance,
Il n'offre plus, dans sa magnificence,
Que l'air crochu du bec d'un perroquet.
Pour l'amender la mère Sacristine,
Dix fois le jour dans sa main le patine...
A ce discours, indécent s'il en fut,
Fort sagement le directeur se tut:
Très-bien lui prit, il fit cesser la guerre.
S'il eût parlé, Jeannette assurément
Jusqu'au déluge, avec emportement,
Eût riposté : car, dans son caractère,
Pour démonter son homme et son prochain,
Jeannette avait un furieux instinct.

CHANT V.

Description du ciel; Marie envoie saint Dunstan chez La Terreur.

Quand Albion croyait aux dieux romains,
Aux sept Dormans, au pape, aux deux Crépins,
Certain Dunstan, monarque britannique,
Était fêté. L'église catholique



Desrais del. Tassaert sculp.

Du bout du nez il saisit le fier Jean,
Et dans les airs l'emporte avec vitesse :



En son honneur disait mainte oraison,
Prose traînante, et messe où le démon,
Avec le saint décorait l'offertoire,
Le memento ; car, dans ce temps, l'histoire
Dit que l'Église avait force crédit,
Beaucoup de zèle et point encor d'esprit.
A ses lecteurs la légende imbécile
Contait alors, toujours en mauvais style,
Que, par le nez, le bienheureux Dunstan,
Comme un oison, menait monsieur Satan.
Un pape, un saint, un dévot sont à craindre ;
Un pauvre diable en leur main est à plaindre.
Vive un mondain, un poète, un auteur!
Ces gens sont bons, ils ont de la douceur,
Et pour le diable ils sont remplis d'entrailles ;
Mais saint Dunstan avec ses deux tenailles,
A Belzébut ne faisait point quartier ;
Et le démon eut beau de son métier,
Avec esprit déployer les finesses ;
Talens perdus! toutes ses gentillesses
N'attendrissaient l'âme du bienheureux.
Siècle des saints, vous fûtes dangereux !
Jérôme et Jean avaient à leur querelle,
De tous les saints intéressé le zèle ;
Vierges, martyrs, veuves et confesseurs,
Sur leur colère avaient versé des pleurs.
La sainte Vierge, indulgente et sensible,
Était émue, et le combat terrible
Où l'affreux Jean avait été vainqueur,
D'un trait aigu perçait son tendre cœur.
  Muse, peins-nous cette reine immortelle,
Plus grande au ciel que Diane et Cybèle,

Que les oignons chez les Egyptiens,
Et les marmots adorés des païens!
Au beau milieu de la sainte patrie,
Sur l'arc-en-ciel gît la reine Marie.
Un sceptre d'or éclate dans ses mains,
Un long serpent est sous ses pieds divins:
Cet animal dans sa gueule a la pomme
Qui dans Eden tenta le premier homme.
Heureuse fable! ô fruit délicieux!
Du juste Adam tu dessilla les yeux.
Sans le démon, sans ton suc, sans madame,
(Ah! que de biens nous a fait une femme!)
L'homme était bète à perpétuité:
Femme d'Adam, ta curiosité
Mieux nous valut que la sotte innocence:
Qu'aurais-tu fait sans la concupiscence?
Cracher dans l'eau, bâiller avec un sot:
Sans le péché l'homme était un nigaud.
Que le démon nous a rendu service!
Près de Marie est la chaste milice
Des beaux esprits, des brûlans séraphins.
A ses côtés deux tendres chérubins
D'un air galant soutiennent ses deux voiles;
Son vaste chef, orné de sept étoiles,
Jette un éclat qui fait pâlir le jour.
A ses genoux est sa brillante cour.
Tournant un peu son derrière à la grâce,
D'un air coquet, son greluchon Ignace,
Fait l'agréable et le joli garçon.
Tout vis-à-vis, le vieux carme Simon,
D'un air benêt coupe des scapulaires;
Saint Dominique enfile des rosaires;

Frère Bernard en méditation;
La plume en main, arrange une oraison.
Quelles beautés! la lanterne magique
N'est rien auprès. Le spectacle lyrique,
Où vingt tendrons dans un chœur discordant,
Font chevroter les notes du plain-chant,
N'égale pas cette pompe immortelle,
Ni les beautés de la gloire éternelle.
Le Gros-Caillou, Saint-Cloud, les Porcherons,
Menil-Montant et tous leurs environs,
Du Paradis n'approchent qu'à cent piques:
Mais, par malheur, ce séjour est bien loin.
Près d'un tréteau, retiré dans un coin,
Le roi David composait des cantiques
Sur Jonatas, Bethzabée, Absalon,
La Ch... P... et la barbe d'Aron.

Là, le cochon du vénérable Antoine,
Beau comme un cœur élégant comme un moine,
Donnait la patte aussi bien qu'un gredin,
Faisait des tours ; jamais maître Gonin,
N'eut ses talens, son esprit, sa souplesse ;
Qu'en Paradis un cochon a d'adresse !

Le vieux saint Roch riait avec son chien.
Monsieur Tobie, en embrassant le sien,
Montrait sa queue à mainte jeune vierge :
Le fier mâtin l'avait ainsi qu'un cierge,
Longue à plaisir ; le bras d'un saint de bois
Était moins dur. La Frétillon, je crois,
Aurait souri ; la queue était honnête.
Pareil objet, dans un doux tête à tête,

Attendrit bien la conversation;
Fille aime un peu sa récréation.

Un bienheureux, célèbre dans son âge,
Dont la Légende a vanté le corsage,
(C'était Christophe; ô ciel qu'il était gros!)
D'un air content disait : j'ai sur mon dos
Jadis porté le maître du tonnerre;
Sous ce fardeau je fis trembler la terre:
Notre Seigneur pesait autant que deux;
Pourtant alors Dieu n'était qu'un morveux;
Et sans mon dos, en passant la rivière,
L'enfant Jésus eût mouillé son derrière.

Certain voleur, c'était le bon larron,
Lui répondit : pour moi j'eus le nez bon,
Eh bien me prit, en bonne compagnie
D'être pendu. Grâce à mon industrie
Le *peccavi* me vint fort à propos.
Pour avoir dit à Jésus deux bons mots,
Il m'a conduit à souper chez son père,
Où, sans argent, nous fîmes longue chère
D'encens divin, de *Gloria patri.*

Un peu plus bas, le courageux Denis
Des vieux Gaulois étalait l'oriflamme;
Jean Goule, orné des cornes dont sa femme
Dans son hiver chargea ses cheveux gris,
Par ses malheurs consolait les maris.

Certain rhéteur, autrefois janséniste,
Manichéen, quaker et rieniste,
Disait à Dieu : dès l'âge de quinze ans,
J'allai, Seigneur, avec d'autres enfans

Me signaler aux combats des jésuites ;
Je surpassai dans ces jeux illicites
Les siècles d'or de l'ordre de Jésus.
Mes compagnons, sous ma gloire abattus,
Chantaient partout mes prouesses brillantes,
Abandonnaient à mes mains triomphantes
Les myrtes verts de l'ami d'Antéros.
  Le jeune enfant qu'on adore à Samos
Au carnaval amena dans Carthage
Une beauté dont le galant corsage
Enchantait l'âme, éblouissait les yeux ;
Jamais, Seigneur, on ne vit sous les cieux
Un teint plus blanc, une gorge plus belle.
Des douces fleurs qui naissaient autour d'elle
Le dieu des cœurs avait tissu nos nœuds.
J'aimais Églé. Dans ses bras amoureux
Ton serviteur devint tendre et fidèle ;
Tu fus témoin de l'ardeur de mes feux.
Enfin, Seigneur, dans un moment heureux
Adroitement je fis à ma bergère
Un gros garçon aussi beau que sa mère.
Daigne, mon Dieu, donner à mon poupon
Ces nobles soins qui conservent l'enfance ;
Garde son cœur de la concupiscence,
Ne l'induis point dans la tentation !
  Aux pieds d'Églé, je devins incrédule ;
La foi des Saints me parut ridicule,
Et plus encor leur superstition.
Des sots Hébreux la puérile histoire
Cent fois le jour étonnait ma raison ;
Plus je lisais, et moins je pouvais croire
Au merveilleux de la religion.

L'homme, dit-elle, est fait à ton image:
Quoi donc, Seigneur, à ce vieux barbouillage,
A ce limon échappé des tes mains,
Reconnaît-on ces traits grands et divins
Que peint la gloire aux yeux profonds du sage?
Près d'Augustin, le stupide Alexis
Se lamentait d'avoir quitté sa femme:
Que j'étais sot! la plus douce des nuits
De cent plaisirs allait ravir mon âme.
Mon cœur, flatté d'une orgueilleuse erreur,
De la vertu crut adorer l'image;
Comme Ixion, caressant un nuage,
Je n'embrassai qu'un fantôme trompeur.
O femme aimable! ô charmante Sophie!
Ton chaste amour eût enivré mon cœur:
Ce Dieu faisait le charme de ta vie,
Et dans tes bras il eût fait mon bonheur.
Du haut des cieux l'immortelle Marie
Branlant le bout de son sceptre éternel,
D'un air riant appelle Gabriel:
Esprit léger, conducteur des familles,
Vous qui portez des nouvelles aux filles,
Qui dans Sion fûtes l'ange gardien
De saint Tobie et de monsieur son chien,
Connaissez-vous un saint un peu capable?
J'en ai besoin. Je veux qu'on mène au diable,
Au purgatoire un certain Fier-à-bras,
Ménestrier célèbre dans Arras.
Reine, dit l'ange, un prince d'Angleterre,
Roi fainéant, s'il en fut sur la terre,
Était jadis redoutable à Satan:
Ce souverain se nommait saint Dunstan.

Quand le démon voulait livrer bataille
A sa pudeur; armé d'une tenaille,
Le nez soudain le saint roi lui pinçait.
En vain Satan jurait et grimaçait :
Le fier monarque, à ses cris insensible,
Allait son train, ah! qu'un saint est terrible!
Pour plaire au ciel, servir le Créateur,
Il détruirait le prochain de bon cœur.
Pour obéir aux ordres de Marie,
L'ange appela le monarque breton :
Grand saint, dit-il, qui pendant votre vie
Fûtes toujours redoutable au démon,
Vite, au plus tôt, habillez-vous en moine!
Sur le cochon du vieil hermite Antoine
Grimpez soudain, et volez vers Arras.
Dans l'hôpital, entre deux sales draps,
Le cœur serré d'une rage indomptable,
Vous trouverez un mortel implacable,
Plus froid cent fois que feu Richard sans Peur;
Son nom est Jean, son surnom La Terreur.
Le roi Dunstan, couvert d'un capuchon,
Et lestement monté sur le cochon,
Du haut des cieux s'élance sur la terre.
Déjà de loin il a vu l'Angleterre;
Covent-Garden, la Taverne à Rian,
Le lord Gramby, la terreur du Risban,
Le vaillant George environné de gloire,
Qui dans Munden, en fixant la victoire,
A mérité la croix de Saint-Louis.
Wilke, entouré des dieux de sa patrie,
Brave en riant ses faibles ennemis;
La liberté ceint sa tête chérie

De lauriers verts dignes d'un front romain.
Brinck malheureux, victime de l'envie,
Est condamné par un peuple inhumain.
Milords Paulet, Esnon et Compagnie,
Au Dieu d'amour offrent un culte impie;
Le front couvert des lauriers de Phallus,
Ils détruisaient les myrtes de Vénus.

Le bienheureux d'un nouveau feu respire;
Ses yeux ont vu l'éclatante Hamilthon *.
Chantre élégant! divin Anacréon!
Descends des cieux, viens chanter son empire,
Et de tes fleurs orner son noble front!
Dunstan n'a point ces roses immortelles,
Dont tu parais l'amante de Phaon.

Déjà Dunstan voit ces tours infidèles,
Où des Nassau le sang audacieux
Ose braver l'Espagnol et les cieux.
Il voit Anvers et la riche Hollande,
Un gros fromage, une pipe à la main,
Un pied dans l'eau, l'autre sur la Légende,
D'un air épais présenter son offrande
A Jésus-Christ, au veau d'or, à Calvin.
Arras bientôt découvre aux yeux du saint
Ces larges murs, cette superbe place,
Qui des Français voulut braver l'audace.
A l'hôpital le bienheureux descend,
Du bout du nez il saisit le fier Jean,
Et dans les airs l'emporte avec vitesse;
Tel le démon, dans les murs de Lutèce,
Vint enlever le vieux docteur Faustus,
Dans le désert l'Essénien Jésus.

* La duchesse d'Hamilthon, la plus belle dame d'Angleterre.





Desrais del. Tassaert sculp.

Là, mons Adam le premier des Monarques,
Le salue d'un air fort gracieux.

1:58.

CHANT VI.

Jean passe du purgatoire dans l'enfer; Adam lui conte son histoire.

Non loin du Crosne * est un palais antique.
Vers l'an neuf cent l'intérêt monastique
Le fit bâtir des offrandes des sots.
Le vieux Caron, par l'ordre de Minos,
De sa main dure en traça l'édifice;
Le fanatisme orna le frontispice
D'un long cordon de crânes, d'ossemens;
Un crêpe noir gaze ces ornemens;
L'obscure entrée est sous d'antiques bières:
Ces grands tableaux d'indulgences plénières
Parent les murs délabrés par Calvin.
Hors de la porte et un vaste chemin
Où de tout temps l'on voit courir des prêtres
Après les biens que nos faibles ancêtres
Ont en mourant jetés sur leurs tombeaux.
Contens, heureux, dans le sein du repos,
Les églisiers font fumer leurs marmites;
Sur leurs foyers ces rimes sont écrites:
« Le purgatoire est du siècle d'argens,
» Qui l'inventa, n'était point ignorant. »

* Le Crosne, rivière de Bourgogne où est située l'abbaye de Cluny, dont les moines ont imaginé le Purgatoire.

O feu trompeur, allumé par l'Eglise!
Vous éclairez cette terre promise,
Où croissent l'or, l'orgueil et le bonheur:
Le prêtre seul en connaît la valeur.
O mes aïeux! ô Visigoths célèbres!
Vos gros esprits, remplis d'objets funèbres,
Voyaient-ils Dieu dans ces feux dévorans?
Un tendre père a-t-il pour ses enfans
Tant de rigueur, et pour blanchir notre âme,
Tel qu'un cochou, faudra-t-il dans la flamme
Brûler tout vif un homme à petit feu?
Un cul grillé peut-il plaire au bon Dieu?

Le cul couvert d'indulgences plénières,
Là, l'on voyait les douces chambrières
De nos pasteurs, savourer sans éclat
Mille plaisirs volés au célibat:
Leurs fronts étaient couronnés de sabine;
Sur leur jupon de légère étamine
Etait brodé le nom flétri d'Onam;
Sous leur menton, gazés d'un voile blanc,
Sont des appas arrondis pour l'Église;
Leur embonpoint, d'une large chemise
Bien remplissait le contour et l'ampleur;
Le purgatoire entretient leur chaleur.

Au bas d'un mont où coule une onde noire,
Jean aperçoit le séjour des damnés.
Champs éternels, vallons infortunés!
Serait-il vrai? L'Église nous fait croire
Que vos tourmens éternisent la gloire
D'un Dieu clément, qui n'a d'autre intérêt
Que le bonheur de l'être qu'il a fait?

De tant d'horreur, Seigneur, es-tu capable?
Parle, grand Dieu! si le mortel coupable
A transgressé ta redoutable loi,
Te connaît-il? et comment, dis-le-moi?
Son œil obscur verrait-il la distance
De son néant à ton pouvoir immense!
Le pot de terre est fait pour s'ébrécher.
Dans ses douleurs, si l'homme va chercher
Ce charme heureux, cette divine flamme,
Qu'en le formant tu soufflas dans son âme,
Pour son bonheur et non pour son tourment;
De qui tient-il ce céleste présent?
C'est toi qui fis le ciel, la terre et l'onde,
Et les beautés qui parent ce grand monde:
Tu fais fleurir les roses au printemps,
Dans ces beaux jours tu rends nos cœurs contens.
Bon en ce monde, es-tu méchant dans l'autre?
Fille du ciel, nature, ô mon apôtre!
Le Créateur est-il, ainsi que nous,
Vindicatif, colérique et jaloux?
Dieu serait-il moins tendre qu'une mère?
Est-il, dis-moi, d'autre qu'une Mégère
Qui d'un œil sec pourrait voir ses enfans
Ainsi que toi dans des feux dévorans?
Mérope, hélas! craint bien plus pour Égiste:
Un mot d'Arbas, un regard, tout l'attriste.
Rachel en pleurs expire sur les siens.
Et toi, grand Dieu, tu dévores les tiens;
Le vieux Saturne était-il ton image?
Mais je blasphème; ô ciel! un être sage
Peut-il penser comme un sot capucin?
L'enfer n'est pas ce que l'erreur nous peint.

Du Créateur adorons la sagesse ;
L'homme en ce monde annonce sa faiblesse,
Mais dans l'enfer il prouve sa grandeur.
Si dans ce lieu Dieu poursuit le pécheur,
Sur sa faiblesse il règle sa vengeance :
Si le coupable ouvre à la repentance
Un cœur contrit, il pardonne à l'instant.
Dieu fit l'enfer pour les célibataires ;
Oui, c'est pour vous, eunuques volontaires,
Qu'il alluma ce brasier menaçant.
Il faut punir votre race parjure ;
Vos sens oisifs outragent la nature ;
Le Créateur abhorre le néant.
Jean étonné contemple cet empire ;
Dans un bosquet, où sa raison respire,
Il voit les saints fêtés chez les Hébreux
Que Rome encor n'a point mis dans les cieux.
Là mons Adam, le premier des monarques,
Le salua d'un air fort gracieux :
C'est moi, l'ami, qui d'un fruit dangereux
Ai fait éclore et la fièvre et les Parques.
Certain seigneur, qui fait tout avec rien,
Voulant unir le mal avec le bien,
Fit le chiendent, les choux et la lumière :
Entre ses mains pétrissant la matière,
Il fit un sot, et ce sot ce fut moi.
Dans un jardin où je vivais à l'aise,
Sans embarras, sans chagrin et sans loi,
Avec un os, un peu de terre glaise,
Beaucoup d'humeur, il fit... je ne sais quoi.
Pour embellir le nouvel automate,
Monseigneur prit la douceur de la chatte,

L'esprit du singe, un peu du perroquet,
L'orgueil du paon; et de ces caractères
Il fit ma femme : ô le divin sujet!
Jamais Tempé, qui vanta ses bergères
N'a sur ses bords vu de si bel objèt.
Pour décorer le monde et mon ménage,
Dieu m'amena ce minois séduisant :
« Vois-tu, dit-il, ce magnifique ouvrage?
» Quand sur la boue imprimant mon image,
» Je façonnai ton corps lourd et pesant,
» Pas n'ai saisi ce teint blanc, ce corsage,
» Cet air fripon, ce bel œil agaçant :
» De mon portrait tu n'étais qu'une ébauche.
» Ce joli rien, sorti du côté gauche,
» Était un os qui te chargeait le flanc;
» Ma main l'ôta pour t'en faire une femme. »
Ce beau discours ne plut point à madame.
Pas n'aimait trop les propos ennuyeux;
La vanité respirait dans son âme,
Et l'amour-propre éclatait dans ses yeux.
Notre Seigneur, d'un ton triste et pieux,
Dans un sermon peignit la gourmandise :
« Enfans, dit-il, craignez la friandise :
» Dans ce beau lieu j'ai planté de ma main
» Pruniers, pommiers, excellent saint-germain,
» Des capendus, de la reinette grise,
» Cuisses-madame; au milieu tout exprès
» Un certain fruit... si vous touchez jamais
» A ce fruit-là, c'est fait de votre race.
» Du bien, du mal, la science efficace,
» En éclairant votre postérité,
» M'irritera; car je suis irrité

» Quand dans ma main un automate pèche.
» Souvenez-vous que c'est Dieu qui vous prêche,
» Et quand il parle, il veut être écouté. »
Tel Brioché d'une rage secrète
Se sent épris, quand une marionnette
Casse son fil ou brise son ressort.
Dans son courroux, il donnerait la mort.
Or, Virago, c'est le nom de ma femme,
Était coquette ; à chaque instant madame
Allait, venait du côté du pommier :
Certain démon, animal familier,
Très-beau diseur (il parlait comme un ange),
D'un long serpent prit la figure étrange,
Plaça sa queue entre deux grosses pommes,
Et la faisait fretiller joliment.
Que le démon sait bien tenter les hommes,
Frapper au but, saisir adroitement
Le côté chauve et le cœur d'une femme!
Dans les enfers pour culbuter une âme,
Que lui faut-il? un desir seulement.
Ce jeu badin amusait ma compagne ;
Les deux gros fruits que la queue accompagne
La ravissaient et chatouillaient son cœur :
Nous étions nus, sans honte et sans pudeur,
Dévergondés, ainsi que la nature ;
Rien ne troublait notre innocent bonheur.
Ma Virago, depuis cette aventure,
Me parcourait plus attentivement.
Sous mon menton elle vit un serpent :
Sitôt la belle empauma le reptile,
Le caressa. L'animal fort docile,
D'un naturel vraiment fait à ravir,

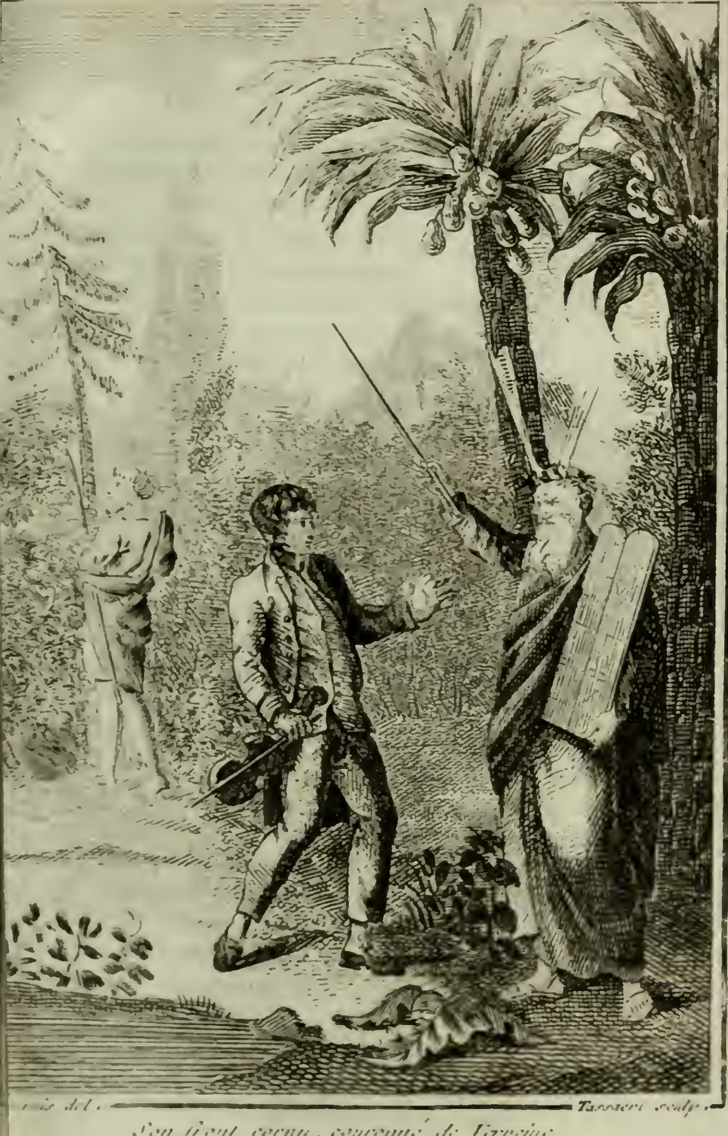
Prit dans sa main un ton, une élégance :
Son maintien grave appelait le plaisir,
Et provoquait notre concupiscence.
A quoi, l'ami, cela peut-il servir?
Mais dans ma main ton serpent est bien drôle!
Comme il grandit! S'il avait la parole,
Cela dirait les choses joliment.
Dis-moi : pourquoi n'en ai-je point autant?
Entre nous deux partageons comme frère ;
Tiens ; la moitié, mon cher, me suffira.
Mais rèves-tu... comment ôter cela?
Ça ferait mal... Voilà bien du mystère!
S'il nous fait mal, grand benêt, on criera.
Allons, voyons... Tirant Ève de peine,
Du vrai bonheur je rencontrai la veine ;
Le tendre amour applaudit à ce jeu,
Et le secret courrouça le bon Dieu.
Un soir il vint : c'était un jour de fête ;
D'un ton plaisant il nous lava la tête,
Nous chanta pouille, et me dit « Voyez-vous
» Le grand docteur! il en sait plus que nous!
» Il vient d'enter son savoir sur madame :
» Dieu fit la fille et l'homme fait la femme.
» Êtres formés de boue et de crachats,
» Faible limon dont j'ai fait deux ingrats,
» La bienfaisance était mon diadème,
» Et la vengeance aujourd'hui ceint mon front.
» Sortez d'ici : ma justice suprême
» Sur vos enfans vengera cet affront. »
De son jardin il nous chassa sur l'heure.
Ève, voyant mes yeux mouillés de pleurs,
Me dit : Mon cher, oublions nos malheurs ;

Va, le jardin ne vaut pas qu'on le pleure.
A mes appas attache ta constance.
Ton cœur me reste... est-il d'autre bonheur ?
Le paradis, le pommier, Monseigneur,
Ne valent point notre concupiscence.

CHANT VII.

Jean s'entretient avec Jacob et Moïse.

Jean vit plus loin un certain juif fripon,
C'était Jacob; il a volé son frère.
Ami, dit-il, un oncle de ma mère,
Fourbe, menteur (Laban était son nom),
Avait pour bien à pourvoir deux fillettes.
Desir me vint de faire ces emplettes :
L'une était belle et faite pour l'amour ;
Un sein naissant, mais un sein fait au tour,
Croupe, Dieu sait! une taille légère,
Deux yeux fendus comme l'on ne fend guère,
Causaient à l'âme un doux ravissement :
L'autre, au contraire, eût pu dévotement
Prier le ciel de l'embellir encore.
Pour obtenir le tendron que j'adore,
Sept ans entiers je servis chez Laban.
Le temps fini, mon parjure beau-père
Pendant la nuit m'amena doucement
Sa fille aînée ; et loin de la lumière



…is del. Tassaert sculp.

Son front cornu, couronné de Verveine
Glaçait d'effroi les rives du Jourdain.



Je la chômé; la nuit tout chat est gris.
Je la trouvai belle comme Cythère,
Dans le plaisir, douce comme Laïs.
Le jour parut, je reconnais l'aînée.
O sort cruel! ô fatal hyménée!
Tout furieux, je descends chez Laban :
Oncle barbare, aurais-tu le talent
De te jouer de ma crédule flamme!
J'aime Rachel, tu la dois à mon âme,
Je l'attendais!... qu'ai-je vu dans mon lit?
Fille du ciel, ô redoutable Nuit!
Pourquoi prêter tes ombres au mensonge?
Dieu des pavots! que n'as-tu dans un songe
Enveloppé sa rivale et mon cœur.
Tout beau, Jacob, calmez votre fureur.
Bon Dieu, faut-il que le chagrin vous ronge?
Comment! pour rien vous jetez les hauts cris?
D'un mal plus grand que le Seigneur vous garde!
Vous avez cru manger une poularde
A cuisse blanche, elle était aux pieds gris.
Ah! rougissez de votre gourmandise :
Osez-vous bien sortir de votre état!
Comment! chasser dans les champs de l'Église?
Un paysan est-il si délicat?
Ça voulez-vous servir mon écurie
Sept ans encore? Et puis sans tricherie...
Sur mon honneur, dès ce soir ou demain
Je conduirai Rachel dans votre couche?
A ce marché l'eau me vint à la bouche :
Je vis la belle unie à mon destin.
Fruits précieux d'un double mariage,
Quinze marmots affamaient mon ménage ;

Je gagnais peu, je n'avais point de pain !
Au triste aspect de ma vaste misère,
Je vis pleurer mon terrible beau-père :
Faisons, dit-il, un accord entre nous ;
Pour vos enfans l'humanité m'excite.
Les agneaux blancs qui naîtront dans la suite,
Dès ce moment, mon neveu, sont pour vous.
J'étais sorcier comme on l'est au village ;
Du Grand Albert j'avais lu les écrits.
D'un bois blanchi je fis alors usage ;
Cette couleur frappa l'œil des brebis,
Et d'agneaux blancs je grossis mon partage.
Que du Seigneur les desseins sont profonds !
Dieu se rengea du côté des fripons ;
J'en étais un, je l'étais par sa grâce.
Ce tour malin m'attira la disgrâce
Du vieux Laban, qui, jaloux de son bien,
De sa maison me chassa comme un chien.

Sur les confins de la terre promise,
Loin du Tabor, sous un ciel nébuleux,
Jean rencontra le célèbre Moïse,
Qui pour peupler promptement son Église,
Dans le désert fit périr les Hébreux.
Son front cornu, couronné de verveine,
Glaçait d'effroi les rives du Jourdain ;
Un bâton noir dans sa main inhumaine
Semblait encor menacer Benjamin.
Ami, dit-il, le jour de ma naissance
Sur l'onde errante on risqua mon berceau.
Le Dieu du Nil, touché de mon enfance,
Vint m'arracher du vaste sein de l'eau,

Au bord du fleuve où les jeunes Naïades,
Les blonds Silvains et les Amadryades
D'un roseau vert tendrement s'enchaînaient,
Où le cristal d'une onde transparente,
Trompait toujours la pudeur innocente
Des sœurs d'Atlas, qui souvent s'y baignaient.

De ce bain pur sortait une princesse :
Jaloux d'avoir caressé ses appas,
Le fleuve encore promène avec tendresse
Les doux attraits qu'il a vus dans ses bras ;
Son onde errante en conserve l'image :
Naïs encore était sur le rivage
A demi nue. Elle voit sur les eaux
Voguer au loin ma légère nacelle :
Nymphes, que vois-je? O ciel, s'écria-t-elle,
Un jeune enfant exposé sur les flots !
Fille de Rhée ! ô Lucine fidelle,
Viens l'amener dans les bras de Naïs !
Le Dieu de Chypre, attentif à ses cris,
Sur l'onde humide étend déjà son aile.
Les Alcyons s'élancent de leurs nids ;
Le souffle doux dont Zéphire caresse
Le sein des fleurs (la robe du printemps)
Me précipite aux pieds de la princesse,
Le tendre Amour, dans ses bras caressans.

La sage Egypte éleva mon enfance.
Avec grand soin ses prêtres révérés,
De l'art des rois m'apprirent la science,
Du grand Apis les mystères sacrés.

L'air de la Cour effraya ma faiblesse.
Fier d'être ingrat, je quittai la princesse ;

J'allai garder les troupeaux de Jéthro.
Tel autrefois, des bras de Calypso,
Un jeune roi, conduit par la sagesse,
Sauva son cœur des pièges de l'amour.

Au pied d'Horeb, au déclin d'un beau jour,
Des francs-maçons j'aperçûs la lumière.
Le vénérable, au milieu d'un buisson,
Me dit : mon frère, êtes-vous compagnon,
Maître, apprenti, Écossais, Trinitaire?
Là, donnez-moi le signe du mâçon,
L'attouchement, et dites-moi le nom
D'un des piliers?... mais cet homme ricane :
Me tromperais-je... êtes-vous un profane?
Comme il regarde... il est bien curieux.
Éloignez-vous au plus tôt de mes yeux ;
Prétendez-vous connaître nos mystères?
Point ne saurez comment boivent les frères.

Le vénérable, après quelques momens,
Me dit : l'ami, je suis avant le temps,
Ma main tira du sein de la matière
Du faible Adam la fragile poussière,
Ma voix puissante anima le néant,
Du vieux Cahos je pris le diadême ;
La volonté, la raison d'un tyran,
Dit la Sorbonne, est ma règle suprême.
Mon nom superbe est le dieu du long nez,
Le sort affreux des Juifs infortunés,
Leurs cris perçans ont touché ma clémence ;
Cours à Memphis annoncer ma puissance;
Va dire au roi que j'aime les Hébreux,
Que j'ai fait choix de ce peuple crasseux,

Ladre, vilain, pour embellir la terre ;
Un jour mon fils, du sang de ces lépreux
Arrosera les chardons du calvaire.

Comment, Seigneur, porterais-je vos lois ?
On n'entends point distinctement ma voix.
Un vieux rabbin, le cousin de ma mère,
A ma naissance a fait certaine affaire :
Il me rogna, non pas le bout des doigts,
Mais autre chose ; il eût mieux fait, je crois,
De me couper le filet à la langue ;
Point ne saurais dire un mot de harangue.
Sans le flatter comment parler au roi ?
Je manquerais, seigneur, à l'étiquette,
Les courtisans se railleraient de moi.

Va, ne crains rien, et prends cette baguette ;
Cours à l'Egypte inspirer la frayeur.
De Pharaon va braver la colère ;
Pour le damner j'endurcirai son cœur.
Un roi se croit le maître de la terre ;
Dis, la nature a-t-elle fait un roi ?
Va, les mortels n'ont qu'un maître, c'est moi.

Enfans galeux de la terre promise,
De Pharaon brisez le joug de fer ;
Fuyez l'Egypte et courez sous Moïse
Chercher la mort aux sables du désert.
Son fier bâton fléchira les obstacles ;
Jamais Merlin ne fit tant de miracles,
Et Zoroastre, admiré du Persan,
Auprès de lui ne fut qu'un ignorant :
L'art merveilleux de la pyrotechnie
Étonnera vos regards incertains ;

Et le veau d'or, fondu par la chimie,
Ramènera votre argent dans ses mains.
En vrai tyran je régnai sur mes frères.
Des riens sacrés, entourés de mystères,
Affermissaient mon empire naissant.
Le Dieu d'Isaac me montra son derrière,
(Car un mortel ne peut voir son devant).
Je fis des lois. Ma politique altière,
Du sceau du ciel scella leur caractère.
Un grand succès illustra ma carrière,
Et je devins fameux dans l'Orient.

CHANT VIII.

Histoire de l'innocent Joseph.

De la vertu chacun vante la gloire:
C'est un bon mot... il trompe les humains.
Le fier Brutus, le plus grand des Romains,
Ne suivit qu'elle : il s'en plaint dans l'histoire.
A la chercher Platon perdit son temps.
Dans mon printemps j'ai cultivé l'ingrate ;
Je n'ai compté que de triste momens.
Trajan, Titus, le vainqueur de l'Euphrate,
A sa chimère ont offert leur encens.
L'affreux Néron, sous les yeux de Sénèque,
Quelques momens adora son erreur.
Des Musulmans l'apôtre séducteurs,
Le fer en main, la prêcha dans la Mecque.



Jean vit plus loin un devot personnage
C'étoit Joseph le joli cavalier .



Pierre dans Rome en a fait son bonheur.
Dans son roman, l'auteur de Télémaque
Veut embellir ce fantôme trompeur ;
La raison plaint le fils du roi d'Itaque ;
Mais d'Eucharis elle adore le cœur.
Un Génevois, pour l'âme d'Héloïse,
Habilement en a fait un poison.
Un moine obscur, feu saint François d'Assise :
A pris pour elle un grotesque cordon.
Benoît, Pacôme, Antoine, Hilarion,
Dans le désert ont jeûné pour lui plaire.
Frère Gusman la mit dans un rosaire ;
François de Paule en la soupe à l'oignon.
Le vieux Simon en fit un scapulaire ;
Bruno lui mit un pesant capuchon.
De la vertu chacun fit une image ;
Mais le bon sens a ri de leur tableau.
Un jeune Hébreu lui rendit son hommage.
La chasteté, la couronne du sot,
Fut autrefois son triomphe et sa gloire ;
Vous le verrez. Lecteurs, voici l'histoire :
Le Dieu des juifs la dicta mot pour mot.
Jean vit plus loin un dévot personnage,
C'était Joseph. Le joli cavalier !
Parmi les sots, les gens de son village,
(Il savait lire) il passait pour sorcier.
Je fus, dit-il, détesté de mes frères.
J'avais jadis fait quelques songes creux,
Et raconté qu'ils célébraient entre eux
De Loyola certains méchans mystères,
Que je dirais, s'ils n'étaient pas honteux,

Je fus vendus, conduit en esclavage,
Chez un seigneur de la cour de Memphis.
Ce courtisan, vrai martyr de l'usage,
Voulait encore sur le sein de Laïs
Cueillir lui seul les roses du bel âge,
Plaire à l'amour avec des cheveux gris.
Son juste-au-corps et sa large brayette
Portaient encore la brillante étiquette
Du temps d'Hérode et de l'arrière-ban.
Sa jeune épouse, incertaine et volage,
Touchait le cœur. Un minois ravissant,
Certains appas, ciel! quel galant corsage!...
Mais dans ses bras, mon ami, je fus sage;
Et ce jour-là je fus un innocent.
J'avais un nez, un peu long pour mon âge;
En plein midi l'ombre de son profil
Me dérobait la moitié du visage.
Ce nez fameux était droit comme un fil;
Il enflamma le cœur de ma maîtresse.
Élise avait les vertus de la cour,
Beaucoup d'esprit, encore plus de faiblesse;
Sa voix plaintive appelait la sagesse
En succombant aux efforts de l'amour:
Mon cher Joseph, votre nez m'intéresse,
Il est bien fait, sa taille me plaît fort;
En le voyant je sens certain transport,
Je me connais... Quoi! moi de la tendresse
Pour un manant?... mais pourtant sa jeunesse...
Si la raison... mais la raison a tort:
Sans passion comment user la vie?
Près de Junon le chaste hymen s'endort.
Le court moment d'une tendre folie

Vaut cent fois mieux que les ans de Nestor.
Las, dites-moi!... personne ici n'écoute;
Ne cachez rien, parlez-moi sans détour.
Jeune et bien fait, vous avez plu sans doute
Dans les hameaux, on y connaît l'amour;
Colette est belle, une taille légère,
Un joli sein que couvre la pudeur,
Et qu'en jouant sur la verte fougère
On laisse en proie aux regards du vainqueur,
Vous captivant... peut-être la bergère
A vos désirs... Quoi! vous ne dites mot?
Quoi! ses appas?... Que ce garçon est sot!
N'avez-vous point dérobé certain gage?
Perdu le vôtre!... O non, grâce au Seigneur!
C'est un trésor, on le garde au village,
Et c'est l'*Hymen qui cueille cette fleur.*
Mais à la ville, où le caprice engage,
Où le plaisir souvent d'être volage
Forme des nœuds, connaît-on ce bonheur?
Il a raison... mais... comment, il est sage!
Dieux, qu'il est beau! dites-moi, m'aimez-vous?
Madame, ô ciel! vous avez un époux.
Pouvez-vous donc?... je connais l'innocence.
Quoi! la pudeur... excusez mon silence,
Mon front rougit... vos coupables desseins...
Je voulus fuir... La princesse indiscrette
Deux fois voulut saisir mon aiguillette;
Je fis un saut, j'échappai de ses mains.
En me sauvant, à cette débauchée
J'abandonnai ma culotte ébréchée.
Son cœur honteux, dans ces affreux momens,
Poussa dans l'air mille cris éclatans,

Son époux vint : Ah! mon chat, lui dit-elle,
Ton sot laquais, d'une chaîne fidèle
Voulait briser les légitimes nœuds :
L'honneur m'empêche... épris d'horribles feux...
L'honneur toujours éclaira ma famille,
Vous le savez... car j'étais encore fille :
L'honneur alors... Ah ! le crime est affreux !
Un vil manant de Mésopotamie...
Je vis encore ! arrachez-moi la vie...
Comment! un gueux vouloir me violer!
Cessez vos cris, et de grâce, madame,
Nommez aû moins l'honneur, sans vous troubler.
Vous violer... ah! le crime est infâme,
Et nos aïeux l'auraient puni jadis.
Le siècle change : aujourd'hui, dans Memphis,
De violer, qui veut prendre la peine ?
Est-il, madame, une seule inhumaine?
Lucrèce est morte. Elle était d'un pays...
O temps ! ô ciel ! que je suis malheureuse !
Tenez, voyez cette culotte affreuse...
Quoi ! le coquin, sur mon front conjugal
Voulait planter... étiez-vous la coiffeuse?
Chère moitié, le trait est déloyal.
Comme un héros, je sais qu'un manant baise ;
Mais sans culote ? Ah ! cet original
Voulait jouir du plaisir à son aise ,
Le savourer en fermier-général.
Je prends sur moi le soin de la vengeance ;
Dès ce moment punissons l'insolence.
Hola ! mes gens? qu'on le mène en prison.
Dans un tombeau creusé par le caprice,
Où triomphait la cruelle Albion,

Chargé de fers, d'honneur et d'injustice,
L'amiral Bing attendait son supplice.
Un compagnon partageait sa douleur.
De leur cachot pour dissiper l'horreur,
Ces gens rêvaient : quelquefois le mensonge
Tarit les pleurs qui tombent de nos yeux.

Bing étonné vit, la nuit, dans un songe,
Son chef chargé d'un panier monstrueux ;
Il était plein de ces plaisirs des dames.
Dont le badaud se régale à Paris :
Plaisirs décens qu'on peut donner aux femmes
Sans ombrager les fronts de leurs maris.
Sur le panier Margot la ravaudeuse,
La Lescombat, Javote l'écosseuse,
Avidement dévoraient ces biscuits.
Quel rêve affreux ! disais-je à l'insulaire ;
O jour terrible ! un conseil sanguinaire
Va te traiter comme ses ennemis ;
Un fusilier contre ton faible crâne,
Au mouvement d'une légère canne,
Tire en virant le bout de son canon ;
Le chien s'abat, une pierre étincelle...
Hélas ! dans l'air à l'instant ta cervelle
Vole en éclats. et d'un durable affront
Couvre en tombant la féroce Albion.

L'autre rêveur me dit : l'ami prophète,
Mon songe est beau, je n'ai rien sur la tête,
Bien m'en croirez, en voici la raison :
Point n'ai de femme, et suis encore garçon.
Pour mille gueux qui, dans ce temps de guerre,
A la Courtille humectent leur misère,

J'ai magasin de vin gros et nouveau,
J'en vends beaucoup ; mon nom est Ramponeau.
Hier, dans la nuit, monté sur deux béquilles,
Près d'un grand puits, au fond d'un magasin,
Ainsi que Dieu, *je changeai l'eau en vin.*
Ce rêve est beau, je n'y vois point de filles,
Pas même un brin, il doit plaire au bon Dieu ;
Avant trois jours vous quitterez ce lieu.
Près des remparts où la molle indolence
Dans des chars d'or promène l'inconstance,
Vous tromperez les faubourgs et Memphis :
Or, mon ami, quand chez vous les marquis,
Les courtisans, chenilles de Versaille,
Iront trinquer, boire avec la canaille,
Au nom de Dieu, mon cher, songez à moi.
Par trois sermens il me jura sa foi :
Un prisonnier se parjure sans peine !
J'avais l'espoir de voir briser ma chaîne
Au songe heureux que ferait un bon roi.
Pour mon malheur le roi ne rêvait guère ;
Mais son ministre avait rêvé souvent,
Enfin le roi fit un songe effrayant,
Où les docteurs trouvaient bien du mystère,
Dont se moquait le malin courtisan.
Dans un palais où l'avide finance,
D'une urne vaste épanche sur la France
Abondamment la misère et les maux.
Le roi voyait sept fermiers généraux
Qui sur leurs pieds n'étaient pas encore fermes ;
Gens malotrus, sans naissance et sans noms,
Maigres, petits, ladres, sots et fripons,
Tels qu'ils sont tous en entrant dans les fermes.

Ce fatale songe intimida le roi ;
En s'éveillant, il veut savoir pourquoi
Ces sept fermiers ont mangé La Boissière,
Dupin, Pâris, de La Poupelinière.
De Ramponeau le roi parlait souvent,
Ainsi qu'il fait de l'ami Pompignan.
Il sut par lui que j'expliquais les songes
Plus joliment que le mouphti latin.
Quoi, disait-il, les dieux du genre humain
Seront toujours entourés de mensonges !
La vérité n'approchera point d'eux !
Ne cherchons qu'elle, et l'Egypte ira mieux.

J'entre à la cour : un air de complaisance
Me prit au nez, j'eus presque des vapeurs.
Ces lieux sont pleins de vils adorateurs,
Toujours craignant l'orage et le tonnerre ;
Lâches, rampans, fourbes, toujours polis :
Ces vermisseaux ne vont que terre à terre,
Et ne sont grands qu'aux regards des petits.

Je m'énonçai, mais avec éloquence :
Grand roi, lui dis-je, écrasez le fermier.
Un roi chéri n'est jamais sans finance.
On vous adore... amour est l'abondance ;
Otez le nom du vingtième denier,
Et vous verrez l'Egypte en allégresse
A vos genoux apporter ses trésors.
Vous connaissez ses vœux et sa tendresse,
Vous avez vu l'excès de ses transports.
Voir, dit le roi, voici le bon système !
J'ai le cœur bon, sensible et généreux ;
J'aime mon peuple ; il faut le rendre heureux.

Grands, écoutez ma volonté suprême :
Vite à Joseph que l'on donne un crachat ;
Qu'il soit ici le second de l'État,
Grand, s'il se peut, mais grand sans diadême.
Bravo, Seigneur, dit certain Richelieu,
Monsieur Poisson a bien un ruban bleu.

CHANT IX.

Histoire de Fanchon ; Jean veut jouir de ses faveurs ; châtiment du ciel ; apparition de l'ange Gabriel.

Près de Joseph, au coin d'un vert bocage,
Jean vit Fanchon : un mince corset blanc,
Jupon léger, comme on porte au village,
Embellissaient son embompoint charmant ;
De ses aïeux elle eut pour héritage
Deux yeux fripons et deux tétons jolis,
Ces globes ronds tentaient les yeux du sage,
Et plus souvent la main des étourdis.
O sein brillant ! ô beau sein de Lisette !
Je vous cachai : c'était sous une fleur,
Humble jasmin, timide violette,
De votre sort j'enviai la douceur ;
Vous occupiez la place de mon cœur.
J'étais putain, ma mère maquerelle ;
Notre talent fut connu des Hébreux.
J'étais gentille, et quand la fille est belle,
Le châland vient, et le couvent va mieux,



Dunstant conduit Jean aux pieds d'un vieux prêtre.



Mais au Marais nous étions sans pratique ;
Cinq ans durant, nous y tînmes boutique ;
Pas un pigeon n'entrait au colombier.
Que ce Marais est un maudit quartier!
Les gens y sont gauches à toute outrance,
D'un mauvais ton, d'un air, d'une innocence !
Enfin, l'ami, nous y mourions de faim.
Maman me dit : Fanchon, il faut demain
Aller glaner ; déjà l'automne avance ;
Vers Vaugirard vous aurez de la chance.
Le vieux Cassandre est un riche terrain ;
Bon, généreux et galant pour son âge ,
Il a des droits, certains droits de *jambage* ,
Tâchez un peu d'attraper de son bien.
J'allai glaner dans les champs de Cassandre.
Il m'aperçut parmi ses moissonneurs :
Ma belle enfant, me dit-il d'un air tendre,
Quoi ! vous glanez, glanez plutôt les cœurs !
Un ciel serein, le plus beau paysage,
L'éclat des champs ne vous égale point.
Aline a-t-elle un si joli corsage ?
Non, son corset n'a pas cet embonpoint.
Fille de l'ombre, ô douces violettes,
Venez parer Fanchon de vos couleurs !
Ah ! si ma main... mais avec des lunettes
Comment pourrai-je arranger tant de fleurs ?
Allez, monsieur, cela vous plaît à dire ;
Vraiment mon sein n'est point sans agrémens.
C'est trop d'honneur ; mais monsieur veut-il rire ?
J'ai trop d'esprit ; je connais les amans,
Ils sont trompeurs, l'amour l'est davanvage.
Cassandre était un vieillard fort épais.

D'esprit surtout. A ce brillant langage
Il reconnut que j'était du Maris. *

Ma belle enfant, ètes-vous en ménage,
Ou par hasard cherchez-vous un époux ?
Combien ? Quinze ans. Eh ! c'est justement l'âge
Où d'un mari jeune cœur est jaloux,
En attendant voulez-vous des noisettes ?
Dans mon jardin il en croît de parfaites :
Venez, entrez, cueillez-en sans façon,
Et faites-en bonne provision.
Mais où les mettre ? attendez ; je m'avise...
Il faut les mettre. — Où ? — Dans votre jupon :
Mais, monseigneur, je n'ai point de chemise,
Et vous verriez... — Hélas ! que puis-je voir ?
Ma pauvre enfant je porte des lunettes ;
Et puis après vous partirez le soir ;
Vesper accourt et le temps est fort noir ;
Qui pourrait voir sous le sac aux noisettes ?

Chez nous je vins apporter le présent.
Voyant mon sac, mon habile maman
Me dit, Fanchon, louons la Providence,
Ton air galant, et surtout mon esprit,
T'aideront bien. Cassandre est sans prudence ;
Va dès ce soir, et sans faire de bruit,
Subtilement te glisser dans son lit.
Comme l'on peut dans le monde on s'avance ;
L'un par l'épée, et toi par le fourreau.
Qu'as-tu, ma fille ? une frêle innocence,
Et deux moulins, l'un à vent, l'autre à l'eau.

* Le Marais, quartier de Paris où les gens n'ont point d'esprit, ou bien en ont toujours trop tard.

Un gueux adroit s'attache à l'opulence ;
Il a raison, car la dure indigence
De l'univers est le premier fléau.

Or, dans la nuit j'allai trouver Cassandre ;
Dans ce moment que mon cœur était tendre !
Mon greluchon dormait tranquillement.
Près de son lit j'avançai doucement :
J'ôtai jupon, corset et collerette,
Puis par les pieds j'entrai dans sa couchette.
Mon vieux s'éveille ; il sens je ne sais quoi
De chatouilleux remuer dans sa couche ;
O tendre amour, cher enfant, est-ce toi ?
Non, c'est Vénus, c'est elle que je touche ;
Reine des cœurs ! laisse-moi sur ta bouche
Cueillir encore mille baisers brûlans.
Divin amour, que tes feux sont puissans !
Viens-tu donner des sens à ma vieillesse ?
Viens-tu, dis-moi, de l'aveu d'Oïarou, *
Ou de la part du fourbe Manitou ? **
Non, monseigneur, excusez ma tendresse ;
Je viens vers vous de la part de l'amour :
Je suis Fanchon, cette jeune glaneuse
Qui dans vos champs a travaillé ce jour.
Si je pouvais... serais-je assez heureuse !
Ah ! si l'esprit d'un sincère retour...
Maman m'a dit qu'un galant héritage
Vous distinguait, que vos droits étaient beaux,
Je viens chercher votre droit de jambage :
J'aime beaucoup les droits seigneuriaux.

* Le dieu des Nègres.

** Le diable blanc de la Nigritie.

O belle enfant! ô l'orgueil de ta mère!
Que n'étais-tu du temps heureux d'Homère.
Où l'on formait de si sages liens!
Comment! Fanchon méprise les modernes!
Son jeune cœur aime les anciens!
Comment, ma fille! à quinze ans tu discernes
Comme Dacier leur mérite éclatant?
Ah! que ne puis-je en cet heureux moment
Couvrir ton sein des roses d'Amathonte!
Mais, cher enfant, ma vieillesse est ma honte:
Je voudrais bien... mais que sont des désirs?
L'hiver n'est plus la saison des plaisirs.
Heureux Titon! toi seul eus l'avantage. .
Mais, attendez! Monbrin, notre barbier,
Est un garçon fameux dans le village;
Depuis vingt ans il apprend son métier,
En nous coupant proprement le visage.
Il est habile et savant sur les droits;
Allons le voir; il me dira, je crois,
Bien des secrets; il a pour lui l'usage.
L'expérience est la fille de l'âge.
Cassandre alla consulter son Monbrin.
Fier d'être heureux, il vint le lendemain
D'un style usé me conter sa tendresse:
Deux fois il veut; mais que peut la vieillesse!
Donner des feux?... l'hiver est sans chaleur.
A ses efforts je vois fuir la nature.
Je fus deux nuits sur le lit de douleur;
Du sacrement l'agréable jointure
Ne s'ouvrait point aux vœux de mon vainqueur.
Dans le combat, Cassandre eut trois faiblesse:
Aux trépassés il promets trente messes,

S'il peut remplir son amoureux dessein.
Le ciel l'exauce, et le héros soudain
Sent que l'espoir ressuscite son âme;
Son œil éteint subitement s'enflamme
Au rouge heureux répandu sur mon sein.
Epoumoné, fatigué comme mille,
Mon greluchon, dans sa course tranquille,
Recule, avance, et lâche comme un grand,
Reste sans vie en achevant l'ouvrage:
Un duc et pair en aurait fait autant.
Car les seigneurs n'ont pas tout en partage;
Dans la coulisse ils ont raté souvent.

Le roi breton, las peut-être d'entendre
Vanter la honte et l'amour de Cassandre,
Sur le gazon s'endormit doucement;
Jean l'aperçoit; Amour, viens à son aide!
Fanchon, hé quoi... mais, Fanchon n'est point laide?
Son cœur est bon, on peut toucher ce cœur.
Viens te livrer, ma fille, à la tendresse,
Et dans mes bras goûter le vrai bonheur!
Laisse ton vieux; que pourrait sa vieillesse!
Ah! pour manquer à la loi du Seigneur,
Il faut au moins des talens au pécheur.
J'en suis pourvu: vois-tu mon encolure,
Ce bras nerveux? la féconde nature
Sur mon ensemble épuisa sa vigueur:
Viens, hâte-toi d'éprouver ma valeur.

Fanchon d'abord, faisant la précieuse,
Se rengorgeait... Vraiment y pensez-vous?
L'honneur, monsieur... Tenez, je suis honteuse;
De la vertu mon cœur est trop jaloux,

Car la vertu n'est qu'une circonstance.
Quoi! voulez-vous... ah! bon Dieu, quand j'y pense!
Vous, me baiser! Écartez cette horreur,
Je ne pourrais .. voyez-vous! ma frayeur
Redoublerait, je perdrais connaissance.
A ce discours, Jean sourit dans son cœur:
Il prend Fanchon, et doucement la pousse
Contre un buisson, l'embrasse tendrement,
Puis d'une main le barbare la trousse;
De l'autre il cherche... ô supplice effrayant!
Deux fois Fanchon veut rabattre sa cotte,
Son sein palpite aux apprêts du tourment;
Dans les déserts d'une vaste culotte,
Jean furte, cherche; ô prodige étonnant!
Au lieu d'un peigne, il trouve une chandelle.
A ce spectacle une rage cruelle
Se peint soudain dans les yeux de Fanchon.
Jean, sans parole à ce terrible affront,
Pousse un soupir; saint Dunstan se réveille,
Crie au miracle; au pied de la merveille
Il s'agenouille en bénissant le ciel.
Dans l'air on voit descendre Gabriel;
Aux pieds de Jean il tombe sur la face,
Signe son front, bénit trois fois la Grâce;
Et du Seigneur, admirant les desseins,
Il lève au ciel ses innocentes mains:
Dieu de Jacob! ô puissance éternelle!
Ton œil sourit au projet des humains!
Jean veut pécher, et ta main paternelle
Change à l'instant son Priape en chandelle;
Ainsi Barjone a vu dans un festin,
Sous tes regards l'eau se changer en vin;

Le Juif, au son d'une faible trompette,
Vit à ses pieds les murs de Jéricho :
Au mouvement d'une mince baguette,
L'onde fit place au gendre de Jéthro.

Ingrat, brûlé des feux de l'adultère,
Infâme époux, impitoyable Jean,
Viens, reconnais le bras du Tout-Puissant.
Cette chandelle est encore un mystère ;
Mais cette nuit le ciel t'éclairera :
Cours aux autels apaiser sa justice.
Et toi, Dunstan, conduis Jean chez Patrice :
Sur son destin ce vieux saint l'instruira.

L'ange aussitôt, de sa main immortelle,
Arrache à Jean la divine chandelle ;
Et gravement tenant le lampion,
Comme Denis monté sur un rayon,
Vers l'éternel subitement s'envole.

Jean retrouvant son peigne et la parole,
Les yeux au ciel, le cœur en oraison,
Fait au Très-Haut cette ardente prière :
Que ta bonté, que ta grâce plénière,
Dieu tout puissant, m'ont causé de guignon !
Un jupon court, sans ton triste miracle,
A mes désirs n'opposait point d'obstacle ;
Dans ses beaux bras, la sensible Fanchon
D'un bonheur pur couronnait ma tendresse ;
Las d'être époux je devenais amant ;
Encore un pas, je goûtais la faiblesse
Dont ta puissance honora mon néant.



CHANT X.

Saint Dunstan conduit Jean au purgatoire de saint Partice ; leur passage à Paris.

Dunstan et Jean ont passé l'Italie.
La Suisse avare étale à leurs regards
Ces beaux jardins, où le dieu du génie
Reçoit l'encens des héros et des arts.
Brillant rival de Corneille et d'Homère !
Père du chant ! ô mon maître ! ô Voltaire !
Dunstan t'a vu : que Dunstan est heureux !
Ah ! si la faim, la pénible misère,
Ne m'enchaînaient dans leurs fers douloureux,
J'irais parer tes autels de guirlandes,
A tes foyers, ornés de mes offrandes,
Je brûlerais un légitime encens ;
Je fléchirais tes Pénates propices ;
Mes vers heureux, écrits sous tes auspices,
Seraient sans doute applaudis des talens.
Des champs d'Arcueil, déjà Dunstan découvre
Les boulevarts du superbe Paris ;
Déjà ses yeux ont vu, du haut du Louvre,
Un peuple immense aux genoux de Louis.
Français, pour vous que ce monde a de charmes !
Livrez vos cœurs au plus ardent transport ;
Que le plaisir fasse couler vos larmes ;
Louis revient, il a vaincu la mort.



L'Ange aussitot de sa main immortelle
Arrache à Jean la divine Chandelle



Sur les genoux de l'éternelle Hygie,
Metz à l'instant va l'offrir à vos yeux.
Bonheur des rois, amour de la patrie,
Remplissez l'air de vos chants glorieux!
Venez chanter les succès de la France!
La paix, les arts, la gloire et l'abondance
Vont triompher dans l'empire des lis.
Je vois tomber l'autel de la finance:
Épars au loin sous ses vastes débris,
J'entends crier La Boissière et Paris.

D'un regard froid, le saint long-temps admire
Ces fous charmans, ce variable empire,
Où tous les goûts ont fixé leur séjour;
Où le caprice et la raison volage,
Des mêmes fleurs couronnent tour à tour
Le sein d'Églé, les chansons de l'Amour,
Et quelquefois le front serein du sage.

Sur ces remparts où la frivolité,
Le Dieu du jour et la fatuité
Viennent chanter au pied du persiflage,
Dunstan a vu des tableaux merveilleux,
Où de Téniers le pinceau curieux
A peint exprès, en vieille enluminure,
Chaumeix, Hayer, l'indocile Beaumont;
Comme un cheval tiré d'après nature
Au gros charbon, l'animal Jean Fréron,
L'ange du sot, la honte du beau style;
A ses côtés Palissot l'imbécile,
Peint à la grecque, est hué des passans.
Environné de lauriers éclatans,

On voit Rosbac au pied d'une éminence;
Quatre tambours remplis d'expérience,
Donnent de loin le signal du combat.
Mars en chenille, orné d'un chapeau plat,
Conduit au feu des portraits à la mode,
Des vieux Pantins, des perruquiers français;
D'Arnaud, plus loin, célèbre dans une ode
De ces héros les étonnans succès.
En clair obscur un moderne ergumène
Foulait aux pieds les palmes de Boileau,
D'Aristophane, et les vers de Rousseau.
Petit auteur du mince Aristomène,
Qui des neufs sœurs prêchez les nourrissons,
Quittez ces soins, ne perdez pas vos veilles!
De leur travail instruit-on les abeilles?
Est-ce au génie à suivre des leçons?
Galant conteur d'Hortense et de Timante,
Chantez Lubin, peignez-nous son amante!
Pour honorer votre conte enchanteur,
Demain Bastienne avec son confesseur,
D'un sot enfant de l'Opéra-Comique
Enrichiront le faubourg Saint-Laurent.
Peint à la craie, un gros crâne à l'antique
Fixait sur lui les regards du passant:
C'était Trublet, qui, l'œil sur la lorgnette,
Ne pensant rien, *compilait* maint écrit.
Tout vis-à-vis, Dubelloy, sans esprit,
Du vieux Froissard rimaillait la gazette.
Tout Paris court à ces douteux succès:
Pour faire honneur à son drame imbécile,
Des magistrats, sur les murs de leur ville,
Entre saint Pierre et feu Jean de Calais,

Ont du rimeur accroché l'effigie.
O Dubelloy! ton aride génie,
Tes lauriers secs, sont dus à la Clairon.
Des vieux foyers, cette antique bergère,
Depuis cinq ans t'a fait son greluchon.
Pour lui marquer ton amitié sincère,
Deux fois le jour tu panses son ulcère.
Pour un rimeur, ô l'honnête garçon!

Dans un tableau que soutient la folie,
Mais que Molière orna de mille fleurs,
L'auteur plaisant de la Métromanie,
D'un air malin, montrait aux spectateurs.
Les immortels nés de l'académie.

Peintre des fleurs, poète du printemps,
Heureux Bernis, j'aperçois votre image,
L'art vous a peint au fond d'un paysage
Où l'horison, semé de vers luisans,
De son éclat embellit vos ouvrages.

Le saint, honteux d'avoir perdu son temps
A contempler tant de sots personnages,
Quitte Paris; et traversant Noyon,
Amiens, Boulogne, arrive en Albion.

Au vaste fond d'une froide caverne
Digne réduit des enfans de l'Averne,
Un Dieu romain a fixé son séjour.
Ce trou fameux est couvert de montagnes;
Jamais les fleurs ne croissent alentour.
Ces sables noirs, ces arides campagnes
N'ont jamais vu l'éclat du dieu du jour.

Sur l'Océan est cet endroit horrible :
L'étroite entrée est presqu'inaccessible:
Onc on ne voit sur ces rochers déserts
Que les débris dispersés des naufrages,
Ou les mortels, que le flux des orages
Ont apportés du vaste sein des mers.

Ce lieu caché, si l'on en croit l'histoire,
Par les Anglais fut nommé purgatoire.
Depuis mille ans, Patrice le Breton
Du sot bigot y reçoit l'oraison ;
Pour le choyer on allume à sa gloire
Gomme, résine et parfum très-puant
Dont Rome enfume encor le Tout-Puissant.
Dunstan conduit Jean aux pieds du vieux prêtre,
Le saint voyant un plat Artésien,
D'un air bénin lui demanda : mon maître,
N'êtes-vous pas académicien?
Car, dans Arras, la bibliographie
Fonda, dit-on, nombreuse académie,
Tripot habile, estaminet savant,
Qui chaque mois disserte éloquemment
Sur la hauteur qu'avait dans l'origine,
Chez les Flamands, la première chopine.
Hélas! dit Jean, saluant le patron,
Je suis, grand saint, un pauvre compagnon;
Comme Bonel, je n'ai point de génie,
Tout mon bon sens est dans un violon:
J'en racle fort, c'est ma profession,
Et fais souvent danser l'académie.
Bien te remets, répond le saint Breton:
Ta haine injuste a fait pleurer Marie.

Pour se venger, l'Éternel, dans Arras,
Avant trois jours va déployer son bras ;
Des feux ardens brûleront les coupables.
J'entends déjà ses carreaux redoutables,
Le bruit tranchant de la faulx du trépas.
Quand sur la nuit l'amante de Céphale
Fera rouler son char d'or et d'opale,
Que sa main blanche ouvrira dans le ciel
Au dieu du jour la porte orientale,
Sur les genoux de l'ange Gabriel.
Le front couvert d'une grâce immortelle,
Tes yeux verront la fille de Joachim :
Un beau crachat éclate sur son sein,
Un sceptre d'or orne sa main pucelle,
Et sous ses pieds une chaîne éternelle
Tient dan ses fers le démon et Calvin.
Tu la verras descendre avec sa gloire,
Sur ton chevet écarter la nuit noire ;
Ton ciel de lit, couvert de chérubins,
Retentira de cantiques divins.
O l'heureux Jean ! notre médiatrice,
De ton courroux calmera la fureur ;
La douce paix, de sa bouche propice,
Par un baiser coulera dans ton cœur.
Va, sois heureux autant que le ciel même !
Jouis, mon fils, de la gaîté suprême
Que l'éternel accorde à ses élus !
Va mériter ses palmes immortelles,
En paradis ! ses faveurs éternelles
Couronneront tes modestes vertus.
Disant ces mots, le saint à barbe grise,
De son étole entoure La Terreur,

Et par trois fois saintement l'exorcise,
En conjurant le diable et le sauveur.
Tel dans Arras, le jour que Bonneguise *
Chôme la manne **, un prêtre évangélise
Des pèlerins les flots tumultueux
Qu'un vieil usage attire dans ces lieux;
Et qui soudain, pour conserver la grâce,
Au cabaret vont boire à pleine tasse.

CHANT XI.

Dunstan et Jean retournent à Arras, un orage les surprend au-dessus de l'abbaye d'Avennes; accident qui arrive à Jean; les suites de ce malheur.

Heur et malheur accompagnent toujours
Nos tristes pas : au sein des doux amours,
Un jour, hélas! j'éprouvai leurs disgrâces.
Toi que j'aimais, toi que suivaient les grâces,
Et que Vénus orna de ses appas!
Te souvient-il, Lise, quand tes beaux bras
M'enveloppaient dans ces rians bocages,
Zéphir, jaloux, de nos tendres plaisirs,
D'un doux murmure agitait les feuillages;
Ton sein naissant, ouvert à mes desirs,

* L'évêque régnant.
** On adore dans l'église d'Arras la sainte manne.

Abandonnait à mes lèvres brûlantes
Ces lis charmans qui ravissaient mes yeux,
Moment chéri! transports voluptueux!
Où suis-je? ô ciel! à mes mains pétulantes,
Perfide amour, que tu livres d'attraits!
Jeune zéphir suspendez vos regrets,
N'enviez plus le sort qui me couronne:
Dans mon bonheur Lisette m'empoisonne!
Un doux venin coule avec ses faveurs.
Témoin secret de mes vives douleurs,
O grand Saint-Côme! à qui le ciel propice
Donna le soin de soulager nos maux,
Du vieux serpent corrigez la malice.
A mes douleurs accordez du repos,
Ou de Colomb retirez le calice.
Si dans nos champs vous aviez des autels
Le cœur rempli de vos biens immortels,
J'irais placer auprès de votre image,
Et le tableau de mon triste naufrage,
Et le récit de mes cuisans regrets;
Je le peindrai de ces traits pleins de flamme;
Tel que le sent et peut le peindre une âme
Reconnaissante à vos rares bienfaits.
Ami lecteur, si vous êtes plus sage,
Contre un rosier ne vous frottez jamais!
Bien je comptais trouver un pucelage...
L'épine tient à l'arbre de l'amour:
Bien l'ai senti dans ce funeste jour.
Heur et malheur sont pour notre nature
Jean l'éprouva : voici son aventure.
Le fier Dunstan, monté sur son cochon,
Du purgatoire a quitté l'horizon:

Le nez toujours serré dans la pincette,
Jean tristement voltige à son côté :
Déjà de loin il a vu la retraite,
Où Pecquini, Cythère et la beauté,
Vont dès l'aurore, en corset de bergère,
Chanter en chœur les leçons du bréviaire,
Et sur le soir les hymnes de l'amour.

Du vieux Douai Jean découvre la tour;
Il t'aperçoit, sévère Radamanthe :
Ton diadême est un réchaud sans fond,
Ton sceptre affreux la source de Pluton.
A ton aspect Apollon s'épouvante,
J'entends frémir les bords de l'Hélicon.
Fais triompher la foudre et l'injustice,
Ramènes-nous le siècle de Sylla !
Pourquoi ton sein, injustement propice,
Veut-il nourrir l'hydre de Loyola !
Ton fier mortier sur sa tête effroyable,
Ton glaive ardent dans sa griffe coupable,
A tes côtés épouvantent les rois.
Couronnes-tu les forfaits de ces traîtres!
Ne crains-tu rien pour les jours de tes Maîtres
Entre leurs mains ta balance est sans poids ;
Né chez Damiens, ton cœur sans bienfaisance
Oublierait-il les dangers de Louis!
Dans quel malheur veux-tu plonger la France
Rapelle-toi leur perfide vengeance :
Ils ont frappé le dernier des Henris.

Vierge inconnue à la chaste innocence,
Reine des sots, étroite Bienséance,

De tes couleurs viens tremper mon pinceau :
Il faut des fleurs pour cacher ce tableau ;
Sa nudité blesserait le coupable.
  Jean et le saint allaient au gré du vent,
Quand vers Arras, un orage effroyable
Les assaillit au-dessus d'un couvent.
En vain Dunstan conjure la tempête,
Parle à la foudre et commande aux éclairs ;
Le froid Nord-est qui gronde sur sa tête,
Sifflant au loin, lui répond dans les airs.
Le pauvre Jean, balancé par la foudre,
Croit que sur lui le ciel va se dissoudre.
Veut se tirer des mains de saint Dunstan.
En s'agitant, de la pince il s'échappe ;
Subtilement le saint roi le rattrappe
Par son engin ! la pince au même instant
Tout rasibus lui coupe l'instrument.
Dunstan surpris, redoublant de vitesse,
Court après Jean, le saisit par la fesse,
Et gravement l'emporte dans Arras.
  Muse, dis-nous, comment le piteux cas
Du pauvre Jean, venant du ciel en terre,
Alla gaudir dans un saint monastère
Mainte nonnette ; et comment sœur Suzon
Sentit bientôt mouvoir sous son jupon,
Ce fier objet cher à la créature !
Près d'un ruisseau couronné de verdure,
Que chaque nonne a grossi de ses pleurs,
Où l'onde triste en s'éloignant murmure
De voir ces bords en proie à cent douleurs,
La jeune sœur, d'une main innocente,
Légèrement caressait son beau sein,

Dans ce moment, sur sa gorge naissante,
De La Terreur tombe le triste engin.
Sur ce sein blanc Priape s'électrise,
Et du corset glissant sous la chemise,
Il va se perdre.... on ne sait pas bien où :
S'était, je crois.... ce n'était pas au cou.
Du doux plaisir la flamme enchanteresse
Foule à grands flots dans le sein de la sœur
Divin Jésus ! Seigneur, que ta tendresse
Est généreuse aux besoins du pécheur !
De quel bienfait combles-tu ton image !...
O ciel ! amour ! plaisir où mon cœur nage !
. . . . . . où suis-je? A ces cris, trente sœurs
Viennent en pleurs au secours de la nonne ;
D'un ton dolent sœur Thècle la questionne :
Dans quel endroit sentez-vous des douleurs?
Votre rosier va-t-il porter des fleurs?
Ou sortez-vous des jours caniculaires ?
Le jardinier ou d'autres téméraires
Ont-il osé ?... Mais, ma sœur, parlez-nous !
L'œil vers le ciel, Suzon sortant de crise,
S'écrie : amour, que tes charmes sont doux !
Ton feu brûlant... ô plaisir ! je m'épuise !
Godemiché soudain de sa chemise
S'échappe, vole, et de son onction
S'en va remplir la mère Cornichon,
Sœur Bobillon, la vénérable abbesse,
La sœur Percé, la plus jeune professe,
En moins d'une heure il chôme le bercail.
Anéanti d'un si rude travail,
Il tombe enfin sans force et sans haleine.
Un chat le voit palpiter sur l'arène,

Le long du froc de la sœur Nicolas.
Le ventre à terre, il vient à petits pas,
Droit vers l'objet, en guettant il avance
Recule un pas, saute, tombe, et s'élance
Sur l'oiselet, et l'emporte soudain.
Pour l'arrêter, notre sœur court en vain;
L'adroit matou devance la tourrière,
De mur en mur il gagne la gouttière,
Croyant bientôt rassasier sa faim.
(Qui peut compter sur les coups du destin !)
Passant le toit d'une collégiale,
Il laisse choir son butin dans la Halle.

Mainte Poissarde accourt à cet objet :
Commère ; voir... dame, ça paraît drôle !
Dis-moi, ton homme en a-t-il un si fait?
Comment, morbleu! gibier de casserole,
Il est monté, son vigoureux giblet...
Tiens, je soutiens que le saint père à Rome
Est un nigaud en ça près de notre homme.

Ton amoureux t'en fait-il voir autant?
J'ons vu ton homme, et tâté son merlan ;
Le bel enchois! il ne vaut pas la sauce.
Va, je t'en f... que le démon me hausse.....
Mais tu fais bien de la chienne aujourd'hui.
Va, ton mari n'est qu'un grand bande-à-l'aise ;
Si quelques jours par miracle il te baise ,
Il ne fera qu'un bougre comme lui.

Mère Fanchon, putain et bouquetière,
Dit : taisez-vous ! la trouvaille est à moi,
J'ai vu du ciel tomber ça la première....
Manon, prends garde, et Jeanne, contiens-toi ;

Car, jerni dieu! je vous torderai la gueule.....
Dame! voyez cette affreuse bégueule,
Qui devant nous ose dire, je veux...
Donnez-lui donc : elle à place pour deux.
Petit Jésus! n'en avez-vous point mille?...
Te souvient-il des remparts de la ville,
Quand Bourbonnais était en garnison?..
Ce mot laché, crac, la mère Fanchon,
D'un fier soufflet vous colle là Manon.
Poissardes sont femmes qui se défendent.
Les coups de poing se donnent et se rendent;
Fichus, jupons, de vos tristes débris,
Caques, pavés, bancs, siéges sont remplis,
Les airs au loin de leurs cris rettentissent;
Vingt polissons à leurs coups applaudissent,
Dans le marché tout paraît confondu:
Conclusion : le lapin est perdu.

CHANT XII.

Une maladie épidémique attaque l'Artois; la Vierge, une chandelle à la main, va trouver La Terreur; réconciliation de Jean et de Jérôme.

Le bien, le mal composent l'univers.
Ils sont partout, et même dans mes vers;
C'est un bonheur pour le mortel né libre
D'être bercé par leur juste équilibre.



Passant le toit d'une Collegiale
Il laisse choir son butin dans la Halle
Mainte poissarde accourt à cet objet

P. 95.



Jacques et le saint sont déjà descendus
Au fier Pichet, St Vaast tient ce langage :



À ce défaut, l'un d'eux séparément
Pourrait guider les pas incertains du sage ;
De cette preuve un cordier est l'image.
Filant son lin, marchant en reculant,
Que Dieu l'avance ou Satan le recule,
Il fait toujours sa corde également.
Mais quoi, tandis que ma main ridicule
Veut nuancer de bizarres couleurs.
Du bien, du mal l'étonnant assemblage,
Sur quel pays vois-je fondre l'orage ?
L'Artois succombe à ses tristes malheurs.
Ma muse tremble, et sa frayeur augmente :
La pâle mort s'élance du tombeau.
Je vois voler sa faulx éteincelante ;
Le signe ardent d'une fièvre brûlante.
En traits de feu s'imprime sur la peau.
Gazet * nous dit, dans sa grossière histoire,
Que l'Éternel, pour affermir sa gloire,
Marquait ainsi d'un feu vif et brûlant
L'endroit du corps qui servait au coupable
À transgresser sa loi triste et durable.
Églé voyait noircir sur son sein blanc
La fraîche rose, où la main d'un amant
Avait surpris des faveurs ravissantes ;
Ce teint brûlant, sur la peau des servantes,
Vers le nombril était plus transparent,
Le Loyola portait sur son derrière
Le noir cachet de ses coupables feux.
Là, maint curé, près de sa chambrière,
La festoyant, voyait l'endroit verreux

* Mauvais auteur d'une Histoire ecclésiastique des Pays-Bas.

Où le Seigneur imprimait sa colère.
Un moine ardé de ses feux au pendant
Du plus enflé, dans ce double accident
Criait au ciel : guérissez la brûlure,
Mais pour Manon conservez mon enflure.
Reine des cieux, fille auguste des rois,
D'un triste peuple entends la faible voix !
Un poison lent dans ses veines se glisse,
L'aveugle mort s'apprête au sacrifice,
Je vois son glaive étendu vers Arras.
Du sein de Dieu descends, viens immortelle!
Viens arracher la faulx de la cruelle !
Sion t'a vu triompher du trépas.

Toi, qu'enfanta le néant redoutable,
Et que chaque être a nourri dans son sein,
Jalouse mort, dont le fer implacable
Est ici bas le sceptre du destin.
Fuis loin de nous! Par ses regards propices,
A nos malheurs Marie offre un secours ;
Nous allons voir, sous ses heureux auspices,
De nos beaux jours recommencer le cours.

Anges du ciel, enfans de la lumière,
De vos lauriers parez le firmament !
Des cieux Marie a franchi la barrière :
J'entends rouler son char de diamant.
L'astre du jour resplandit autour d'elle ;
Une chandelle, en sa main éternelle,
Va dissiper les ombres de la mort.
Tranquille Artois, bénis ton heureux sort !

Du sein doré d'une brillante nue,
Chez La Terreur Marie est descendue.

Monstre, dit-elle, à qui mon faible cœur
A prodigué sa douce bienfaisance,
Je viens encor... quel excès de clémence !
A tes regards présenter le bonheur.
Jadis mon fils te fis à son image.
Ingrat, noirci de ses bienfaits nombreux,
Ta haine indigne a terni son ouvrage,
Et ta vengeance a fait rougir les cieux.
Sors de ton lit, va trouver Nulsifrotte;
Dans son cœur froid va ralumer la paix.
En rougissant tous deux de votre faute,
Venez encor mériter mes bienfaits.
Vois-tu, mon fils, cette sainte chandelle
Qui va sauver les tristes jours d'Arras!
Au pur éclat de sa flamme immortelle
Tu verras fuir la fièvre et le trépas.
Le jour sacré qu'on célèbre la manne,
Dans cette église où Judas le profane
Est noblement pendu parmi les saints,
Fais remplir d'eau vingt ou trente bassins;
Puis doucement dégoûte dans icelle
Un peu du suif de la sainte chandelle :
Ceux qui boiront de cette eau saintement
Des feux ardens guériront au moment.
Or, dès demain, quand la naissante aurore
De ses couleurs peindra les champs de l'air,
Va-t-en trouver mon serviteur Lambert;
C'est un prélat que ma tendresse honore.
Te lui diras... Mais à propos, mon cher,
Es-tu pourvu d'un peu d'intelligence,
Et ton gros crâne a-t-il du jugement?
Là... saurais-tu tourner un compliment?

Non, sur mon Dieu, je n'ai point d'éloquence ;
De compliment, voir je ne sais qu'un mot :
Un brin je peux défiler mon chapeau,
Très-gauchement faire la révérence.
Mais quand parfois l'on boit à ma santé,
Tout aussitôt je trinque avec les autres.
Vierge, excusez mon incapacité,
Appris je n'ai qu'un peu mes patenôtres;
Encore en ai-je oublié la moitié.
Ton air épais aisément le fait croire,
Le compliment n'est point Artésien ;
Dans ton pays on ne fait rien de bien,
Hors s'enivrer; tu connais cette gloire.
Sans compliment à Lambert tu diras
Que samedis dans l'église d'Arras,
Au champ du coq, habillée à la grecque,
Le front couvert d'un verdoyant areque,
Je paraîtrai sur le haut de l'autel
Tenant en main ce brandon immortel.
Cours à Lambert annoncer ce mystère.

Dans un nuage où grondait le tonnerre,
Marie au ciel à l'instant s'envola.
Jean effrayé soudain se réveilla,
Et sur-le-champ va trouver son compère.
En le voyant, Nulsifrotte enchanté
Saute à son cou, dans ses bras s'entrelace,
Vingt fois le serre et trente fois l'embrasse :
A ces transports La Terreur agité,
Au fond du cœurs sent expirer sa haine :
Viens, cher ami! de notre antique chaîne.
Serrons les nœuds, et que l'humanité!...

Mais parsandié! laissons là la morale ..
Au cabaret réparons le scandale
Que nos débas causèrent au prochain.
Lavons nos cœurs, ranimons dans le vin...
Mais, à propos connaîtrais-tu la Vierge?
A mes regards elle a paru la nuit;
Dans sa main blanche elle avait un gros cierge.
A son aspect mon cœur fut interdit.
Dame, vois-tu! j'avais sur la conscience
Bien du mauvais; et ces sortes de gens
Voudraient toujours qu'on eût son innocence,
Qu'on ne bût point. Il faut tuer le temps,
Il est si long! ami, passons-le à boire,
Laissons la Vierge, et cela vaudra mieux:
Au cabaret je conterai l'histoire.
Sais-tu Jérôme, où l'on vent du vin vieux?
Chez la Fricau; non, allons chez Claudine.

Tous deux s'en vont au cabaret voisin:
Hola! quelqu'un, qu'on apporte chopine!
Buvons, ami, buvons jusqu'à demain:
A toi, mon Jean; grand merci, mon compère.
Hé! mon garçon, apporte un plus grand verre;
Dis, nous prends-tu, bougre, pour des moineaux?
J'avalerions la cave et les tonneaux,
Le cabaret, le vin jusqu'à la lie.

Le cœur joyeux, nos deux héros en train,
Sans le mâcher vous avalaient le vin.
Et de leurs pots, d'où naissait leur genie,
Sortait parfois mainte grosse saillie
Que dans Arras l'on prend pour des bons mots.

Jean, déjà sou, faisait mille propos:
Le ciel plaisante, il nous la baille belle!
Que veut Marie et sa longue chandelle?
Quoi! pour la fièvre elle ordonne de l'eau?
Pour nous, compère, allons droit au tonneau,
Chassons le mal à grands coups de bouteille;
Car, sans le vin le corps est en langueur:
Point d'eau, sanbleu! c'est le jus de la treille
Qui seul pourra le remettre en vigueur.
Oh! la maison... à crier je m'ennuie:
Vite! du vin ici comme la pluie!
Le temps qui court sur le char des saisons
Le mûrira tandis que nous boirons...
La joie au cœur! Jean, conte-nous l'histoire.
Te souviens-tu, quand le voisin Grégoire
Eut son affaire, et que par amitié
Notre pasteur perfora sa moitié!
Le pauvre époux avait bien la berlue.
Oh! le curé savait bien s'aviser.....
Dame Margot est femelle entendue;
Moibleu! sur elle on peut se reposer:
Teint à ravir, croupe grasse et dodue!
Depuis long-temp, leurs cœurs étaient unis,
Margot souvent lui faisait des caresses;
C'est le plaisir qui choisit nos maîtresses,
Et c'est le cœur qui nous fait des amis.
Nargues, morbleu! des amis de la fable!
Les vrais amis sont ceux qu'on fait à table.
Buvons à nous, tope à notre amitié!
A toi, Jérôme, allons, à ta moitié!
Le vin est bon, puisqu'il se laisse boire.
Mais, à propos, quand demain la nuit noire

Prendra la fuite, en voyant Lucifer,
Dis-moi, comment irons-nous chez Lambert?
Trop je ne sais... Quel singulier message!
La Vierge rêve... et gens de notre étage
Sont-ils tournés pour faire un compliment?
Mais que dira l'évêque en nous voyant?
Va, monseigneur est homme comme un autre.
Ne crois point ça, tu te trompes, mon Jean,
Son fier néant n'approche point du nôtre;
L'humilité, la vertu des enfans,
Ne pare plus le front changeant des grands;
La vanité, voilà leur caractère.
Tiens, ces gens-là sont ces gros pots de terre
Qu'on voit briller dans les appartemens,
Dans les jardins et sur les cheminées.
Ouvre ces pots, et regarde dedans!
Que verras-tu? des toiles d'araignées.
L'orgueil s'est fait un trône d'un tonneau.
L'ambition, peinte sur un chapeau,
D'un nain rougi vous fait une éminence.
Le sentiment, plus fort que l'éloquence,
Nous réglera, dit Jean; buvons un coup.
Bois donc, compère! — Eh! coquin, es-tu fou?
On est heureux, ma foi, quand on s'enivre;
Ne cessons point de goûter ce bonheur.
Jus de Bacchus, précieuse liqueur,
L'Artésien sans toi pourrait-il vivre!
Viens soulager mon chagrin et mon cœur!
Allons, l'ami, vive la tempérance!
Elle me plaît, ainsi qu'aux Templiers
Du temps jadis plaisait la continence.
Hola! garçon, apporte dix septiers.

Voûtes des cieux couvertes de nuages,
Où le jour brille, où naissent les orages,
A mes accords ouvrez-vous un moment!
Ne voilez plus aux yeux du firmament
Deux scélérats enterrés dans l'ivresse !
Toi, qui sur eux prodigua la tendresse,
Tes biens flatteurs et tes dons infinis,
Reine des cieux, du séjour de la gloire
Où l'Eternel t'a mis près de son fils,
De tes héros admire la victoire,
De tes bienfaits vois germer les beaux fruits !
Sous, ivres-morts, couchés sur la poussière ,
Reconnais-tu ces monstres endormis?
Hélas! en vain, le pouvoir salutaire
De ta chandelle à leurs soins est remis.
Fille des rois, lance sur ces coupables ,
D'un Dieu vengeur les carreaux redoutables !
Dans le cahos qu'ils soient anéantis !
Mais quoi! ton sceptre est la bonté suprême;
L'astre du jour, ton brillant vêtement ,
Le doux Jésus, ton riche diadême,
Et ton pouvoir, celui du Tout-Puissant.
Ton chaste sein, où naquit la clémence,
S'ouvre pour eux. Je vois déjà leurs cœurs,
Par des remords expier leur offense,
Et t'attendrir par leurs sensibles pleurs.
Sous les drapeaux de l'auguste Marie,
Jérôme et Jean s'en vont trouver Lambert.
Jésus, du haut de sa sainte patrie,
Sur leurs succès a déjà l'œil ouvert.







..........Monseigneur en colère
Grinçant des dents, tempêtant et jurant
A coups de pieds de son appartement
Chassa Jérôme et monsieur son compère

CHANT XIII.

Jean et Jérôme vont trouver l'évêque Lambert; Réception que leur fait le prélat.

Anciennement, quand Rome était païenne,
Et qu'un pontife, inspiré du Seigneur,
Aux vieux Romains prêchait la foi chrétienne,
L'église alors avait de la candeur;
Point ne songeait aux faux biens de la terre.
Pierre en sabots, au fond du sanctuaire,
Tout rondement bénissait son prochain,
Sans vétiller sur la sotte rubrique.
L'ambition, le faste évangélique
D'un sceptre fier ne chargeaient point sa main;
Le vaste orgueil sur son crâne divin
Point n'avait mis la thiare superbe;
Ainsi qu'un ver, Pierrot caché sous l'herbe,
Pas ne pensait que l'anneau du pécheur
Des souverains scellerait la grandeur;
Qu'un jour Léon, par sa magnificence,
Eclipserait la majesté des rois;
Que Sixte-Quint, aux accens de sa voix,
Ferait trembler l'Angleterre et la France.
Contens et fiers de leur sainte indigence,

Pierre, long-temps tes enfans glorieux,
De leur sagesse ont ébloui le monde.
Ce temps n'est plus, la vanité profonde
A dans leurs mains brisé la clé des cieux.
Dans des chars d'or, que le faste environne,
Où l'azur brille, où l'art hardi couronne
Du diadême, ornement de nos rois,
Ta mince barque et tes filets adroits,
On voit dans l'air voler ton éminence.
Là, monseigneur, plus loin, sa révérence,
Gens engraissés des biens de nos aïeux,
D'un air hautain, nous bénissent pour eux.
Car la fierté, l'insolence et la gloire,
Sont aujourd'hui les talens des prélats ;
Par eux Lambert fut connu dans Arras.
Vous le verrez en lisant cette histoire.

Sur un rivage aujourd'hui fréquenté.
Vers Achicour s'elève une cité.
Ses murs épais sont sans magnificence ;
Sans agrément : pourtant, en récompense,
Dans leur enceinte on entend quelquefois
Parler sans goût le bel esprit bourgeois,
En temps et lieu comme on sait dans la Suisse,
Adroitement dire un *Dieu vous bénisse*,
Lorsqu'un quidam éternue à grand bruit.

Près des fossés, après un long circuit,
Sur le coteau paraît la citadelle,
Fort inutile, et cependant fort belle.
Là, chaque hiver, pour choyer les tendrons
L'amour honnête amène les dragons,

Gentils soudarts, polis, constans, fidèles,
Qui chaque jour offrent à trente belles
Des tendres cœurs fermes comme le temps;
Car les dragons ont de beaux sentimens.
Un saint hymen, fait sous la cheminée,
D'un nœud coulant unit la destinée
De chaque fille à son fidèle amant;
Pour constater la force du serment,
Sans la figure épaisse d'un notaire,
L'Amour lui-même écrit sur la poussière
Les saints accords du chaste engagement.

Près de ces lieux paraît un doux asile,
Où dans la paix, loin du bruit de la ville,
Un saint vivait en mangeant comme un saint.
(Lambert était le nom du personnage),
Austère évêque, admiré dans son âge,
S'il n'eût été trop sévère au prochain.
Il possédait le génie ordinaire
De réciter lestement un bréviaire,
Qu'un capucin souvent n'entend pas bien.
Hors ce talent, Lambert ne savait rien.
Léger d'esprit, faible de conscience,
Il accusait le tentateur malin
D'avoir lui-même apporté dans la France
Le passe-pied, le menuet, la danse,
Le mirliton, la béquille et pantin.
Il s'écriait, dans l'ardeur de son zèle,
Ah! que la guerre est un rude fléau?
Qu'un plumet blanc, sur les bords d'un chapeau,
Ombrage bien une jeune pucelle!
A cet objet, hélas! la plus cruelle,

Point ne pourra résister un moment;
Et le plumage un jour assurément,
La couvrira ; fillette est trop fragile.

O mœurs ô siècle! Arras, ô pauvre ville!
Un lustre avant que l'Èbère vomît
Ces fiers soudarts que la danse séduit,
Sur tes foyers l'ennui tombait à verse;
Si les beaux jours, au soir, à la traverse,
Pour se gaudir on branlait le jupon,
C'était sans bruit, c'était sans violon:
Branle on dansait; mais branle de couchette,
Un tour de lit où souvent la fillette,
Faisant un saut, en avait pour neuf mois.

Ainsi Lambert se lamentait parfois.
Muse, dis-nous, comment un noir fantôme,
Vint l'animer contre Jean et Jérôme:
Comment l'enfer vint souffler dans son cœur
Des saints autels l'homicide fureur!

La sombre nuit, sous une toile obscure,
Déjà partout ombrageait la nature;
L'astre brillant qui dore nos coteaux,
Depuis une heure, au sein profond des eaux,
Rafraîchissait son ardeur amoureuse;
Le tendre lis, la chaste tubéreuse,
D'un vent plus frais humectaient leur blancheur.
Dans une alcôve où régnait l'opulence,
Entre deux draps reposait monseigneur.
La gravité, fille de l'indolence,
Sur ses genoux, dans un songe flatteur,

D'un fade encens parfumait sa grandeur.
Dans ce moment l'horrible Tisiphone,
Qu'un long serpent entortille et couronne,
Vient du pontife arracher les rideaux,
Offre à ses yeux ses sinistres flambeaux :
Fier souverain d'un petit diocèse.
Dont le mérite est une bonnet fendu,
Peux-tu goûter le repos à ton aise,
Quand dans Arras ton pouvoir est perdu?
Dis, est-il temps de sommeiller encore
Quand sous tes murs la jeune Terpsichore
A contre toi suscité les enfans!
Deux violons, deux coquins insolens,
Dans les vapeurs d'une ivresse endormie,
Ont vu, dit-on l'immortelle Marie,
Abandonner à leurs profanes mains
Un saint brandon, le salut des humains.
Comment le ciel protége-t-il la danse?
Un violon, dont la vertu s'offense,
Peut-il toucher, par ses sons discordans,
Le goût divin du maître des vivans?
Deux malheureux que la haine et l'envie
Ont si long-temps enchaînés dans mes fers,
Sont destinés à sauver leur patrie,
Et de leur gloire étonner l'univers !
Prélat, on veut avilir ta puissance,
Braver tes lois, fouler tes mandemens;
Jadis par eux tu censuras la danse,
Laisseras-tu tes foudres impuissans.
Il faut sur eux que ton courroux s'épuise ;
Arme tes mains des canons de l'Église,
Et sous tes pieds écrase ces méchans,

Dieu de Jacob! Dieu puissant de Moïse!
Dont Abiron ressentit la fureur,
Terrible Dieu, mémorable vengeur!
Ce n'est plus toi désormais que j'implore,
Anges affreux! pâles dieux de Milton!
Embrasez-vous du feu qui me dévore;
Pour me venger, sortez du Phlégéton!
Du vieux Lambert brûlez l'âme implacable;
Jean et Jérôme ont bravé sa vertu.
Disant ces mots, le monstre redoutable
Au noir Ténare est soudain descendu.

Du haut des airs le blond fils de Latone
Voyait déjà les chantres du Seigneur
Le verre en main, du jus frais de la tonne,
Se délasser des fatigues du chœur;
Quand nos héros, encor souls de la veille,
Les yeux mouillés du nectar de la treille,
S'en vont heurter au palais de Lambert.
Un suisse, orné d'un grand baudrier vert,
Ouvre aussitôt; d'un ton de suffisance,
Leur dit: messieurs, ici que voulez-vous?
De monseigneur un moment d'audience:
Là, pourriez-vous, par amitié pour nous,
Sans l'acheter, nous rendre ce service?
Quoi! sans argent? sans argent point de suisse,
Mes bonnes gens, vous êtes dans l'erreur.
Ah! mon ami, si le jus de la treille
A le pouvoir de changer votre cœur,
Tenez, voici de quoi boire bouteille?...
Vous raisonnez, vous verrez monseigneur;
Allez, montez. Nos gens, chez sa grandeur

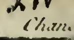
S'en vont frapper. Le prélat se réveille.
O jour heureux ! ô précieux bonheur!
Le Tout-puissant exauce enfin Ninive,
Il va cesser d'appesantir son bras ;
La sainte Vierge, à nos cris attentive,
Descend demain pour secourir Arras.
Nos yeux mortels ont vu, la nuit dernière,
L'éclat brillant de sa vive lumière;
Dans votre église, au lever du soleil,
Vous la verrez dans un char de vermeil,
Entre vos mains remettre son gros cierge.
Que dites-vous? quel propos? quoi! la Vierge
Vous a parlé? voir dame! oui, répond Jean.
Quoi! tu soutiens... mais qu'es-tu, mon enfant?
Musiciens, faisant danser les filles.
Comment, coquins, corrupteurs des familles,
Qui chaque jour, contre mes mandemens,
Osez encor de vos vils instrumens.
Faire parler l'écorchante harmonie;
Quoi! de l'Artois, la poussière et la lie,
Deux scélérats, deux gueux, deux violons,
Auront la nuit vu la vierge Marie?
Hola! mes gens.. vite dans nos prisons...
Quel pot-pourri ! j'en aurai la migraine;
Comment, morbleu, la canaille chrétienne,
Dans mon palais bravera mes bontés...

A ce discours, Jérôme, Nulsifrotte,
Tremblant de peur, lâcha dans sa culotte
Ce que l'on fait dans les commodités.
Jean, embaumé de la liqueur traîtresse,
Pour son ami rappelant sa tendresse,

Veut du prélat apaiser la fureur :
Pontife saint, évêque magnanime,
De mon ami n'accusez point le cœur,
Son accident, seigneur, n'est point un crime.
L'ignorez-vous... Quoi... Ce sont nos enfans,
Nourris, formés, travaillés dans nos flancs;
Ayons pour eux les entrailles d'un père;
Un fils a-t-il plus de droit sur sa mère?
Comme elle, hélas! nous leur donnons le jour;
Ne sont-ils pas dignes de notre amour!
Quand accroupi dans un coin solitaire,
Le cul au vent, un papier à la main,
Les yeux baissés, le menton sur le sein,
Serrant le ventre, et poussant du derrière,
Nous donnons l'être à cet infortuné,
Se relevant, l'homme le plus austère,
D'un air benin lorgne le nouveau-né:
Ces doux regards sont les adieux d'un père
Qui voit son fils pour la dernière fois.
Ce beau sermon, où l'auteur, à la fois,
Vantait l'amour, excusait son confrère,
Ne fut goûté. Monseigneur en colère,
Grinçant des dents, tempêtant et jurant,
A coups de pied, de son appartement,
Chassa Jérôme et monsieur son compère.







En le voyant nul s'y frotte enchanté
Saute à son cou dans ses bras s'entrelace
Vingt fois le serre, et trente fois l'embrasse

CHANT XIV.

Saint Vaast, à cheval sur Jean-Jacques, va trouver l'évêque Lambert; Marie descend du ciel avec la chandelle d'Arras.

Le goût des saints fut toujours merveilleux.
Dans leur histoire, on voit ces bienheureux
En amitié prendre chacun leur bête;
Témoin Antoine, il aimait son cochon:
Aux champs du Nil, dans un saint tête-à-tête,
Ils se parlaient en faisant oraison.
On sait de Luc le goût évangélique.
Monsieur saint Roch, si l'on croit son cantique,
A Montpellier, jadis en bon chrétien,
Alla mourir dans les bras de son chien.
Le vieux Denis faisait cas de son âne,
Le caressait, le baisait comme Jeanne.
Sainte Gertrude aimait beaucoup les rats.
L'apôtre saint qui jadis dans Arras
Alla planter l'étendard catholique
Aimait les ours; il fit bâtir pour eux,
Près de la Scarpe, un couvent somptueux:
Il leur donna le harnois monastique,
Et l'air léché d'un gros bénédictin.

Mère de Rôme! ô toi savante Attique,

Le paganisme autrefois, dans ton sein,
Peignit un aigle à côté de Jupin ;
Sur les genoux de la mère d'Hélène
Un cygne blanc caressant ses attraits ;
Aux pieds du dieu qui invoque l'Hypocrène,
L'ardent Pithon percé de mille traits.
Reine des cœurs ! la colombe amoureuse,
Avec l'amour accompagne tes pas.
Cent fois le jour elle vole en tes bras,
Et chaque fois tu la rends plus heureuse.
Si pour mes vers le mouphti des latins,
Me niche un jour parmi ses dieux romains,
Ou, si sans lui je faisais la conquête
De ce séjour où sont les chérubins,
Point ne voudrais caresser une bête.
Zéphire seule y ferait mon bonheur,
Zéphire seule aurait toujours mon cœur.

Au fier Lambert le courroux indocile
Avait touché les cœurs des bienheureux ;
Vaast, alarmé des malheurs de sa ville,
Pour la sauver abandonne les cieux,
Plane dans l'air, vole vers la Norwège.
Où l'aquillon, sur un trône de neige,
D'épais glaçons couronne les hivers,
Et dans leurs bras engourdit l'univers.

Déjà le saint a passé la Scytie.
En le voyant, l'attentive Orythie
Tient dans ses fers Borée et ses enfans.
Le bienheureux, dans l'île des ours blancs,
D'un air pressé cherche après sa monture.
Un Genevois, lassé de sa allure,

Parmi les ours, ses compagnons chéris,
A quatre pieds marchait ainsi qu'un âne;
Instruit, léché par ses nouveaux amis,
On admirait, dans sa marche profane,
L'air élégant des ours les plus polis.

Le grand S. Vaast, à cheval sur Jean-Jacques,
A traversé l'horizon des cosaques;
Déjà Berlin frappe ses yeux surpris.
Un roi couvert de la brutale gloire
Dont Alexandre a fait pâlir l'histoire,
De son palais appelle les beaux-arts.
Enfans du ciel que la paix environne,
Ne courez point sur ses sombres remparts
Mêler vos fleurs aux palmes de Bellonne,
Laissez la mort couronner le dieu Mars:
Et toi, grand roi, que le bon goût inspire,
Ne touche plus aux fleurs de l'Hélicon;
Ta voix terrible épouvante Apollon:
Tes doigts sanglans discorderaient sa lyre,
Et ses lauriers sècheraient sur ton front.
Féconde l'art de détruire la terre,
Place ton trône à côté du tonnerre.
Solon pourra t'éclairer sur les lois:
Mais Apollon n'inspire point les rois.

Nos voyageurs qu'Éole favorise,
Ont traversé les plaines du Valais.
Jacques revoit cette belle Héloise,
Dont sa vertu défigura les traits.
Du feu honteux dont son âme est éprise
Il ose au saint étaler la fureur;
Tais-toi, Jean-Jacques, et laisse ta sagesse:

Que me dis-tu? le crime est dans ton cœur.
Un style ardent nuance ta faiblesse;
Mais sous les fleurs j'aperçois le serpent,
Ta vertu lâche est cette fausse Ithaque
Qui sous Mentor égarait Télémaque;
Et ta logique un sophiste éloquent.
Pour la vertu ton âme est sans étoffe:
Julie a fait dans tes bras un enfant.
Tel en couvraut une sage jument,
Épris d'amour, un cheval philosophe
Fait un poulain très-vertueusement.
Dans un palais, où l'orgueil canonique
Couronne en paix, des sueurs de Jésus,
Du vieux Lambert le faste évangélique,
Jacques et le saint sont déjà descendus.
Au fier prélat saint Vaast tint ce langage:
Vois-tu, Lambert, cette bête sauvage!
C'est un enfant du docteur Robinson.
A ses leçons, l'imbécile Beaumont
N'a pu répondre, et sa grandeur enrage.
Pour toi, mon fils, sois plus juste, plus sage.
Ne brave pas ce sauvage éloquent!
Ainsi qu'Antée il est fils de la terre:
En combattant sur le sein de sa mère,
Craint-il Christophe ou son fier mandement?
Pour l'étouffer il faut les bras d'Hercule,
Et monseigneur est un nain ridicule.

O cher Lambert! sois pacifique et doux,
N'écoute plus les conseils du courroux,
Orne de fleurs ta crosse apostolique,
Tiens en tes mains l'étendard politique,

Laisse danser le plat Artésien.
Né sans esprit, ce peuple aime la danse.
Si mainte fille y perd son innocence,
C'est une fleur, cette perte n'est rien.
Cours aux autels offrir ton sacrifice !
Au chant du coq, notre libératrice
Va dans Arras ramener le bonheur.
Une chandelle, en sa main bienfaisante,
Écartera de sa flamme puissante
La pâle mort, la fièvre et la douleur.
  Toi que Phœbus et Lucine ont fait naître
Pour embellir leur absence et les cieux;
Toi, que le Maure avant nous vit paraître,
Et que la Perse adore avec ses dieux,
Accours, aurore, et répands ta lumière !
Poursuis la nuit dans sa sombre carrière;
Viens nous montrer un spectacle étonnant.
Vingt tonsurés, de leur moelleuse couche
Ont délaissé le repos séduisant.
En te quittant, sur ta brûlante bouche,
Le chantre, Jeanne, a scellé son amour.
Un grand vicaire... au chœur avant le jour !
Y penses-tu? disait la jeune Élise ;
Quoi, de mes bras, pour courir à l'église,
L'ingrat s'échappe ! à ma bouillante ardeur
Réponds au moins, donne-moi la pitance,
Et puis après, va, si tu veux, au chœur...
Comment, vingt ans de soin et de constance,
Trente rivaux immolés à ton cœur,
N'arrêteront la fureur désolante
D'aller chanter les hymnes du seigneur!
Ainsi criait une vieille servante,

Dont le doyen, lunettes sur le nez,
Chômait encore les appas surannés.
Quoi, si matin ! veux-tu gagner un rhume?
Disait Suson, dans les bras du prévôt;
D'aller au chœur, reprends-tu la coutume?
Un prébendé doit-il être dévôt!
Au sacristain laisse cette rubrique.
Comment Lambert, ce prêtre fanatique,
Fait-il sonner l'office avant le jour?
Que ne va-t-il résider à la cour!
Est-ce sa fête ici qu'on solennise?
Quoi! ton prélat ferait-il son métier?
Connaîtrait-il les dedans d'une église?
C'est le devoir d'un sot pénitencier.
Malgré les cris de trente gouvernantes,
Du vieux plain-chant les notes discordantes
Tremblaient déjà sur les vitres du chœur.
Depuis minuit auprès de monseigneur,
A deux genoux Jérôme et son confrère,
Les yeux au ciel, le cœur en oraison,
Hâtaient les chants du fier Alectryon.

Dans l'air ému l'on entend le tonnerre,
Le vent augmente, on sent trembler la terre,
L'orgue ébranlé bourdonne en frémissant:
Fausset, basson, haute-contre, serpent,
N'ont plus d'accords : la basse, sans cadence,
Tremblante aux coups d'un archet incertain,
Ne soutient plus les chantres du lutrin.
Maître Grégoire, homme d'expérience,
Dont le long nez nasille en faux-bourdon,
Trois fois au chœur veut rendre l'unisson;

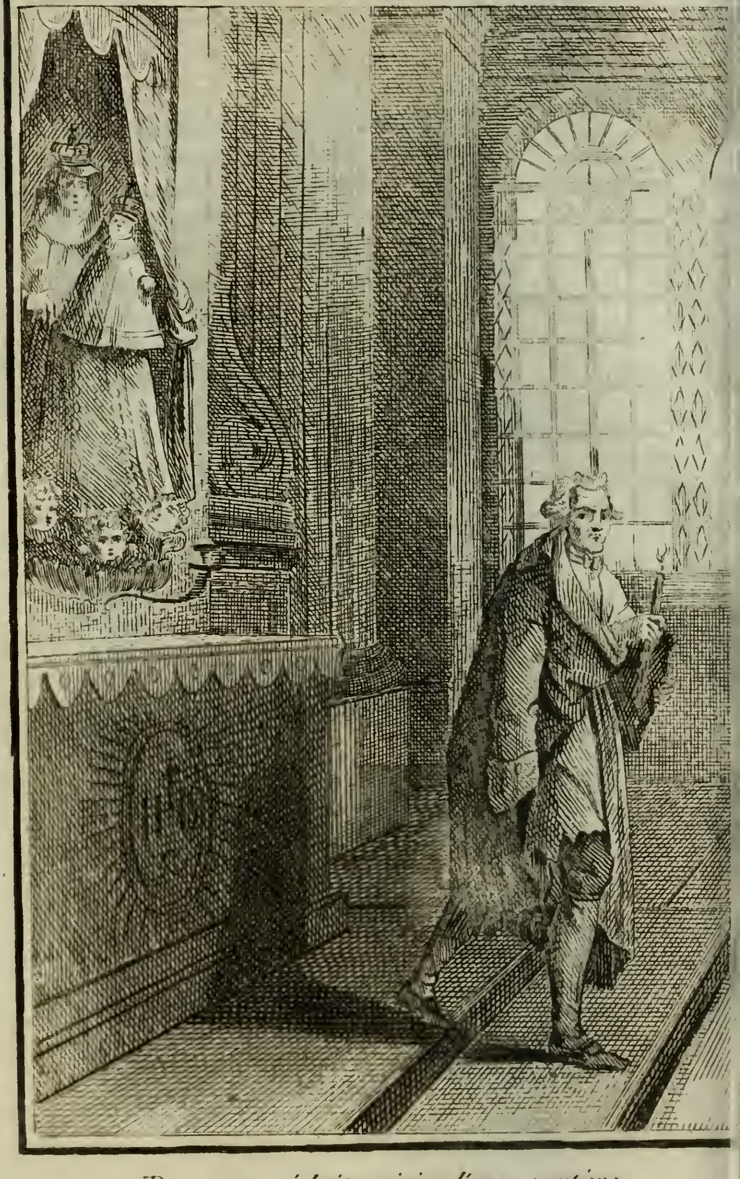
Mais c'est en vain, l'affreux tonnerre augmente,
L'église s'ouvre. On aperçoit soudain
Des cieux parés la voûte étincelante:
Sur les genoux d'un brûlant Chérubin,
Du Tout-Puissant descend l'auguste Mère;
Une chandelle éclate dans sa main;
Du Saint-Esprit l'abondante lumière
Du haut des cieux rayonne sur son sein.

Chantres gagés, cessez votre harmonie!
Ce gros plain-chant étourdit le Seigneur.
Presternez-vous à l'aspect de Marie;
De son triomphe adorez la grandeur!

Lévites saints, dont mon fils est le père,
Venez jouir des fruits de ma bonté!
Du Dieu vivant je suis l'auguste mère,
Et mon sourire ouvre l'éternité.
Jusques aux cieux vos cris se font entendre,
Pour vous sauver l'amour me fait descendre.
Ne craignez plus la fureur du trépas;
Contre ses traits j'apporte une chandelle
Qui toujours brûle et ne s'éteindra pas.
O toi, mon fils! mon serviteur fidèle!
Avance, Jean, et reçois ce flambeau,
Fais-en tomber quelques gouttes dans l'eau:
Ceux qui boiront cette onde salutaire,
Des feux ardens guériront aussitôt.
Mais l'esprit fort, le pécheur téméraire,
Qui douteront de son effet puissant,
Seront punis de mort au même instant.
Disant ces mots, sur les genoux de l'ange.
Au bruit confus des concerts de louanges,

Marie au ciel remonte gravement.
Toi, que le temps démolit en silence,
Religion faite pour les enfans,
Qui veut briller à notre intelligence
En éteignant le flambeau de nos sens,
Du sanctuaire où ta voix nous appelle,
Viens nous montrer cette sainte chandelle
Qu'allume encor la superstition!
L'Artésien, avec dévotion,
De tous côtés vient signaler son zèle,
De Saint-Omer, Mathurin du Haut-Pon,
Depuis long-temps à ton culte fidèle,
A tes genoux accourt avec les siens.
Du vieil Hédin les fiers paroissiens
Viennent t'offrir leur figure importune.
Bapaume, Lens, Lilliers, Aire, Béthune,
Viennent te rendre un immortel honneur.
Courant fêter la chandelle divine,
A son amant plus d'une pèlerine,
Laisse cueillir son innocente fleur:
Avec Colin, Lise gaîment couronne
Son lourd mari des lauriers d'Atéon;
Près de Lubin, la volage Fanchon,
Goûte en allant les douceurs de Latone;
Pan dans les bois veut instruire Erigone,
La nymphe rit et fuit à sa leçon.
Le vieux Silène accompagne la troupe,
Bachus du ciel leur apporte sa coupe;
On boit, on chante, et les jeunes Sylvains,
Avec grelots, sifflets et tambourins,
Autour d'Églé faisaient mainte gambade;
Un Faune épais dans sa main tient la croix;





Dans un réduit voisin d'une goutiere,
Ou se tenait le sinode des chats,
Il emporta la chandelle d'Arras.

Et dans Arras la sainte mascarade
Entre à l'instant au bruit de mille voix.

Abbé charmant, aimable saint Sulpice;
Que faisiez-vous dans ces momens douteux;
Près de Sophie, à côté de Clarice,
De mille fleurs vous orniez leurs cheveux.
Ah! parfumez le sein de ces bergères!
Un jeune enfant! de ses ailes légères
Vous a prêté le volage secours;
Ainsi que lui, trompez toutes les belles,
Et promenez vos ardeurs infidèles;
Est-on constant dans l'âge des amours!
Ne suivez point cette vieille sagesse,
Qui veut encor respecter un fichu;
Abandonnez la divine tendresse,
Qu'inspire aux sots une austère vertu:
Vous n'allez pas à la sainte chandelle
Chercher le feu qui brûle votre cœur.
Le feu du ciel est constant, plein d'ardeur:
Abbé, le votre est toujours infidèle.

CHANT XV.

Sanspain enlève la Chandelle d'Arras; on la retrouve dans son grenier; la procession de la sainte chandelle.

Vers un sentier qui mène à l'hôpital,
Paraît un mont; au pied, une fontaine;

Sur le sommet, un vigoureux cheval ;
L'onde qui coule est l'eau de l'Hypocrène,
Et le cheval, l'Apollon de Fréron.
Un laurier vert que la foudre environne,
Croît au milieu de cet aride mont.
Le Dieu des vers, de ses branches couronne
Les chants d'Horace et ceux de Fenélon.
La main du Temps, sur son auguste tronc,
Y suspendit la trompette d'Homère,
Entrelacée aux fleurs d'Anacréon.
Elle y posa le clairon de Voltaire
Et le cornet à bouquin de Milton.

Orné des fleurs dont vous parez Glycère,
Je vois, Bernis, briller votre chapeau ;
Et pour vous seul sur ce double coteau,
J'entends chanter les moineaux de Cythère.
Virgile, aux pieds d'Euterpe et des Saisons,
Le front couvert de vos roses lyriques,
Présente aux dieux ses belles Géorgiques,
Que votre muse unit à nos chansons.

O mont sacré! ton heureuse fontaine
Mêlait ses eaux à l'or du vieux Plutus :
La main des dieux est celle de Mécène
Donnaient des prix aux travaux de Phébus ;
Et jusqu'aux champs qu'arrose la Durance,
Le chalumeau des grossiers troubadours
Etait orné des fleurs de l'abondance.
Ce temps n'est plus! les vents de l'indigence
Ont désolé let chantres de nos jours.
La faim habite avec eux le Parnasse,
Et les talens de Catule et d'Horace

Sont mis aux fers sous des dieux rigoureux.
O rois vainqueurs ! arbitres de la terre !
Prenez pitié des mortels malheureux !
Sur les endroits où tombe le tonnerre,
Le ciel jamais fait-il naître des fleurs?
Par des bienfaits méritez nos hommages ;
Nos chants divins peindront aux yeux des âges.
La paix, l'amour, et les dons généreux
Dont l'Éternel embellit ses images.
  En quinze cent, sur ce mont périlleux
Vivait, dit-on, un poète fameux ;
Sanspain était le nom du malheureux.
L'affreuse faim, dans ses mains désolantes,
Avait détruit son robuste embompoint.
Saturne avait de ses ailes pesantes,
Frotté trente ans son aride pourpoint.
Le dernier siècle avait fait sa culotte ;
Son caudebec était une anecdote
Des jours naissans du bon vieux roi Guillot.
Trente-deux trous, sur ce feutre gothique,
Très-bien comptés, formaient l'époque antique
D'autant de rois fameux dans l'Yvetot.
  Pour son bonheur, ce célèbre lyrique
Très-peu croyait à la foi catholique,
Et doutait fort du bon enfant Jésus ;
Sa sainte mère, à sa muse critique,
Servait souvent à faire maint rébus :
Le dieu des vers fut toujours incrédule.
Perse, Térence et Plaute, sans scrupule,
Ont persifflé les dieux du temps passé,
Si Dieu mourut comme Rome l'assure,
Si sous Tibère il souffrit la torture,

Faut-il en rire? O rimeur insensé !
Laissez en paix un pauvre trépassé.

Un jour Sanspain, il était près d'une heure,
Encore à jeun sortit de sa demeure,
Et dans le temple où la chandelle était,
Cherchant la rime, entra d'un air distrait.
Là, fixement il lorgne avec surprise
Quelques momens le sacré lampion :
Tel vers Horeb, à l'aspect d'un buisson
Toujours ardent, le farouche Moïse
Fut près d'une heure en admiration.
Sanspain, ayant bien parcouru l'église,
Et se trouvant isolé dans ce lieu,
Tel que Fantin sur les pieds du bon Dieu,
Il s'empara de la sainte chandelle :
Parbleu, dit-il, la trouvaille est fort belle.
Point n'ai d'argent, encor m..ins de crédit ;
Ce lampion, pour composer la nuit,
Me servira ; sous sa sainte lumière,
Mes vers plus doux, plus coulans et moins froids,
Éclaterons comme le feu grégeois.
Dans un réduit voisin d'une gouttière,
Où se tenait le synode des chats,
Il emporta la Chandelle d'Arras.

Le vol bientôt se répand dans la ville.
Le magistrat, le bourgeois imbécile,
Sur ce sujet bavarde sans esprit.
Arras, privé du sacré phénomène,
Est agité ; monseigneur est contrit ;
Tout est en pleurs : l'enlèvement d'Hélène
Anciennement ne fit pas tant de bruit.

On cherche, on furte, on accuse, on raisonne ;
Pour le trouver chaque prêtre se donne
Du mouvement : on découvre à la fin
Le luminaire au grenier de Sanspain.
On le reprend, et pour venger l'injure
Faite, dit-on, au Dieu de la nature,
L'auteur, saisi par dix hallebardiers,
N'habite plus qu'une prison obscure :
Car dans ce temps l'on brûlait les sorciers,
Et maintenant les gens qui savent lire.

O roi David! dont la divine lyre
Chanta Sion, la vérole et les cieux :
De ces accords qui charmaient les Hébreux,
Et que Jérôme a mis en mauvais style,
Viens seconder les transports d'une ville!
Pour retrouver le sacré lampion,
Arras va faire une procession.

Sous l'étendard de la vierge Marie,
Du carnaval la troupe est réunie.
Au haut d'un bois fiché par trois grands clous,
Pliant la tête et courbant les genoux,
Premièrement venait l'Etre suprême :
Un capucin, aux yeux creux, au teint blême,
Modestement portait le sacré bois :
Une catin, à côté de la croix,
De Madeleine offrait la tendre image :
Tétons flamands remplissaient son corsage ;
Sa belle gorge et son regard fripon
Faisaient honneur à la procession.
Le bon larron et son vilain confrère,
L'un figuré par un tailleur austère,

Et le méchant par un dur procureur,
Venaient ensuite, en louant le Seigneur.
Pompeusement arrangés sur deux lignes,
Venaient le corps des capucins indignes :
Barbe de chèvre entoure leur menton,
Leur crâne ignoble est sous un capuchon,
Ce long tuyau leur tombe sur l'échine ;
A leur côté pend un lâche cordon.
Fils de François, vénérable vermine!
De vos beautés vous charmez les passans ;
L'éclat du jour, le feu des diamans,
La pourpre, l'or, la douceur de l'hermine,
N'égalent point vos pompeux vêtemens.

Du vieil Élie arrivaient les enfans :
Leur froc épais, de leur chaude cuisine
Sentait encore la fumée et l'odeur ;
En vieux plaint-chant ils célébraient en chœur
Du Mont-Carmel les beautés éternelles.
Vingt cordeliers, les yeux sur les pucelles,
Pour s'exciter à la componction.
Dessous leur froc, avec dévotion,
De temps en temps soulevaient leurs chandelles.
Trente porcs gras, vêtus en jacobins,
Faisaient jouer le grelot du Rosaire.
Fiers d'être sots, trente génovéfains
Se pavanaient en lisant leur bréviaire.
A leur côté brillaient les théatins,
Les récolets, les pères augustins.
De saint Bruno les moines solitaires
Venaient ensuite ; ils portaient les mystères,
Les instrumens dont à la Passion

S'étaient servi les Romains téméraires
Pour tourmenter le maître de Sion.

D'un gros abbé la douce chambrière
Portait le coq qui chanta pour saint Pierre,
Quand chez Caïphe, assis au coin du feu,
Il renia correctement son Dieu.
La prébendée était une matoise,
Dévote au ciel et robuste en amour,
Pour son plaisir, elle aurait dans un jour
Fort bien porté les coqs de sa paroisse.
Hector, valet d'un chonoine joueur,
Tenait les dés, avec quoi du Seigneur,
Vadeboncœur, Sansquartier, la Tulippe,
Avaient joué certaine vieille nippe.
Le bon Jésus, pour un grand souverain,
Était fort pauvre, et comme un auteur maigre,
Il ne portait qu'un habit d'écrivain.

Dans un flacon, un gros bénédictin
Tenait le fiel ; un chartreux, le vinaigre ;
Le fier Chaumeix représentait Judas ;
Maître Fréron, le voleur Barrabas ;
Et puis venaient saint Denis, sainte Jeanne,
Qui par Chandos fut troussée autrefois,
Et dont l'honneur amoureux et profane,
Fut conservé, nous dit-on, douze mois,
Pour le livrer le treizième à son âne.
Très-bien monté sur un cheval de bois,
Venait saint George, après lui saint François,
Le sacré Cœur, sœur Marie Alacoque,
Saint Augustin, lisant le Soliloque ;

Saint Inigo, le plus bête d'entre eux,
Quoique chassé du ciel et de la France,
Voulait encor prouver son innocence,
En rajustant son cas dur et honteux.

Le crâne orné d'un soufflet nommé mître,
Venait Lambert, suivi de son chapitre.
A ses côtés, avec dévotion,
Jérôme et Jean jouaient du violon.
Le magistrat escortait la comtesse,
Qui de l'Artois était alors maîtresse:
C'était Méhaut, dont la douce équité
Paisiblement gouvernait la cité;
Son sceptre heureux est le sceptre d'Astrée,
Et ses vertus celles du temps de Rhée.
Sur ses genoux le bonheur est assis;
De ses bienfaits il orne son pays.
Pour seconder l'Artésien fidelle,
Méhaut portait la divine chandelle.
L'éclat des cieux n'égale pas son teint;
En la voyant, on connaît la tendresse;
Le sage même, aux charmes de son sein,
Sent qu'il est homme, et chérit sa faiblesse.

Louant le ciel, et bénissant l'amour,
Le carnaval au temple est de retour;
Des belles mains de la jeune princesse,
Lambert reprend l'auguste lampion,
Et donne avec la bénédiction.







Jean tire-fort n'écoutait point sa femme
Près de l'objet qui captivait son âme
Soudain alloit oublier sa chanson





Déja la flamme entourre nos amants,
Le jour s'éteint, l'astre de la lumiere,
Vers l'orient recule épouvanté.......

CHANT XVI.

Fin tragique d'Aline et de Sanspain.

Pour varier le récit et les charmes
D'un long poème il y faut des malheurs :
Sur le héros, on dit que les beaux cœurs
Ont du plaisir à répandre des larmes.
A mes accens, lecteurs, mêlez vos pleurs,
Sur la douleur je vais monter ma lyre.

Aux champs du Tibre, où l'aigle des Césars,
Les dieux du goût, des vers et des beaux-arts,
De Rome ancienne éternisaient l'empire,
S'élève un temple habité par l'orgueil.
Un vieux mouphti, là ne voit que d'un œil
Les biens du ciel ; de deux, ceux de la terre ;
Dans la nacelle où jadis Simon Pierre
Mangeait son pain trempé de ses sueurs,
Sa main plaça le faste et les grandeurs.
Comme aux Tarquins, l'orgueil lui fit un trône.
L'ambition d'une triple couronne
Vint elle-même orner ses cheveux gris :
Mars en ses mains remit un cimetère.
Le vieux Caron, les clés du Paradis ;
Le vieux Momus lui donna pour tonnerre
De vieux canons et des papiers moisis.

De tous nos biens ce roi mange la dîme;
Pour s'enrichir il taxe chaque crime;
Pour un écu Sodôme a son pardon;
Du temps passé Dieu n'était pas si bon.
Le pape aussi, ma foi, n'était pas tendre!
Lisez l'histoire, il fut fatal aux grands;
Sous de sots rois il osait entreprendre
De les braver; le pape a des talens
Pour étouffer les palmes du génie,
Il eut jadis la barbare industrie
D'imaginer un tribunal affreux,
Où dans les fers l'innocence et le vice
Sont confondus par des arrêts honteux:
L'art criminel d'égarer la justice
Est le savoir de l'inquisition;
L'âme des sots, la superstition,
Les yeux bandés, y conduit au supplice
Le tendre amour, Galilée et les vers.
L'Artois alors avait son saint office,
Pour les savans des échafauds divers.
Un jacobin, enfant du saint Rosaire,
Prêtre ignorant, dévot et sanguinaire,
Par le Mouphti, de ce sénat nouveau
Était nommé le juge et le bourreau.
Sanspain bientôt parut en sa présence;
Frère, dit-il, quel métier faites-vous?
De l'Ecriture avez-vous connaissance?
A saint Thomas croyez-vous comme nous?
Des sept docteurs ce bœuf est l'angélique,
Vers l'Italie en style académique
Un crucifix lui fit des complimens;
Dans ce temps-là le crucifix aux gens

Parlait, dit-on, comme avec leurs semblables...
Mais vous riez... ce ne sont point des fables...
Mais, par hasard, auriez-vous des talens?
J'ai monseigneur, de l'esprit comme un rève,
De la raison comme on en trouve point;
Et de lecture un énorme embonpoint
Me rend habile : au printemps quand la sève
Pousse sa fleur, je pétille d'esprit;
Je fais des vers et des bouquets aux filles;
Dans mes chansons je mets force chevilles,
Maint hiatus... je mets tout à profit...
Oh! mon cher frère, abandonnez Horace,
Laissez Nason; attentif à la grâce
Suivez l'Église, adorez ses avis.
Allez *pian* et marchez sur la trace
Du bon Jésus, qui rendit efficace
L'écrit divin du moine d'Akempis.
Ah! monseigneur, répondit le poète,
Sur ce sujet ayez l'âme bien nette;
Du bon Jésus j'ai suivi le sentier.
Le fils de Dieu naquit sur un fumier.
A sa naissance on fit mainte rimaille;
On entendit les bergers du hameau
Sur le hautbois chanter l'enfant nouveau.
Ainsi chez nous mon gros parrain Grégoire
Fit sans esprit un beau cantique à boire.
Le bon Jésus ne voyait que des gueux,
Des publicains, des scribes, des lépreux,
Mathias, Judas, et la femme adultère,
Et Marthe encor qui tenait un bouchon;
Sa jeune sœur, la belle Madelon,
Fille à croquer, d'un pliant caractère,

Qui chaque jour épiçait dans Sion
Lévi, Juda, Nephtali, Zabulon,
Et qui donna ses faveurs à son frère ;
Il en mourut, non en dernier ressort ;
Pour le guérir à l'ombre du mystère,
On fit courir le bruit qu'il était mort.
Or, de Jésus bien j'imitai la vie:
J'ai vu long-temps mauvaise compagnie,
Maître Fréron, des Grecs, des procureurs,
Des Hollandais, des moines, des rimeurs.
Le bon Jésus fut trahi par un traître,
Par mes amis je fus trahi vingt fois ;
Notre seigneur fut jugé par un prêtre
De cet état, monseigneur est, je crois ;
En tout, voyez, j'ai copié mon maître ;
Il fut pendu, je le serai peut-être ;
Il descendit au séjour des démons,
Pas trop n'y crois, non plus qu'à vos sermons ;
Mais tant y a, si pour punir nos crimes
Notre Dieu bon a creusé ces abîmes,
Ainsi que lui, certes j'y descendrai.
Il en sortit, pour moi j'y resterai ;
Car il faut bien se fixer dans la vie:
De trop de maux l'inconstance est suivie.

A ce discours, le grand inquisiteur
Frappa du pied, s'écria : quel blasphême!
Jamais le ciel ouït-il telle horreur!
Sanspain, messieurs, se condamne lui-même ;
Un vil mortel copier le seigneur!
Gardes, menez ce coquin au supplice,
Qu'il satisfasse au vœu de la justice!

Et que son corps, consumé par le feu,
Soit un encens flatteur au nez de Dieu.

L'ordre donné, les gens du saint-office
Vers les bûchers conduisent notre auteur.
Deux capucins, objets dignes d'horreur,
L'accompagnaient, et sans intelligence
De l'Éternel lui vantaient la clémence,
L'honneur des saints: et dans leurs pots-pourris
Grand bien disaient du benoit paradis:
Vous souperez ce soir avec les anges,
De vos deux yeux vous verrez le Seigneur,
Vous chanterez ses sublimes louanges.
Tel que Zadig, dans un plaint-chant flatteur,
Avec les saints vous redirez en chœur:
Jésus est bon, son mérite est extrême;
Autour de lui que je vois de grandeur!
Qu'il est divin! Ah! combien monseigneur,
En paradis, est content de lui-même!
Sanspain, orné d'un triste vêtement,
Les yeux baissés, cheminait lentement
Vers le bûcher, suivi du saint-office;
Pour s'amuser dans ses mains il branlait
Un crucifix, secourable hochet,
Qu'on donne aux gens que l'on mène au supplice,
Et qu'un voleur porte jusqu'au gibet,
Pour honorer l'Eternel et l'Église.
Toi, qui chantas le fils du vieil Anchise,
Peintre élégant des malheurs d'Ilion,
Viens me prêter ces cyprès dont Carthage
Vit décorer le tombeau de Didon!
Viens! s'il est vrai que le sombre rivage

Troubla son onde au bruit de tes accords,
Inspire-moi ton sublime langage!
Un même objet doit effrayer les morts.

Aline accourt, une pâle tristesse
De son beau teint efface les couleurs;
Sanspain la voit, Aline est sa maîtresse,
Le désespoir a confondu leurs pleurs...
Le tendre instinct, sur l'autel de l'enfance,
Avait reçu leurs innocens soupirs:
Depuis cinq ans les feux de la constance
Brûlaient leurs cœurs, éclairaient leurs plaisirs.

Aline est belle, et Psyché l'est moins qu'elle;
Chaque printemps, une grâce nouvelle
Arrondissait, sous les doigts de l'Amour,
De son beau sein l'agréable contour.
Phriné jamais, au fier aréopage,
N'offrit un sein paré d'autant de fleurs.
Gorge d'Aline, on trouve ton image
Et ta beauté peintes dans tous les cœurs.

Les yeux remplis d'amour et de vengeance,
Vers les soldats la jeune Aline avance.
Un fer pesant armait sa faible main:
Tigres, dit-elle, affamés de carnage,
Assouvissez votre brutale rage,
Prenez ce glaive, enfoncez-le en mon sein!
C'est dans mon sang qu'il faut laver l'outrage
Que la chandelle a reçu de Sanspain!
Ce n'est pas lui, c'est moi qui fis le crime;
De mes appas son cœur fut la victime.
Il m'adorait: ce malheureux amour
Cause sa perte et la mienne en ce jour.

Près de ces bois où l'aurore fidelle,
Chaque matin dans un char de vermeil,
Ouvre les cieux aux coursiers du soleil,
Je vis Sanspain : d'une flûte nouvelle
Il essayait les agréables sons.
Auprès de lui j'amenai mes moutons.
Il me jura, sur la lyre immortelle,
De ne porter d'autres fers que les miens :
A nos sermens l'amour mêla les siens.
Mon sein couvert de ses baisers de flamme,
Mes tendres bras ouverts à ses desirs,
La volupté, l'ivresse et les plaisirs,
De leurs bienfaits environnaient son âme.
Tant de bonheur égara sa raison.
Pour me chanter, dans sa folie extrême,
Il démeublait l'Olympe et l'horizon ;
Junon, Vénus, l'astre du jour lui-même
N'avaient l'éclat dont il ornait mes yeux :
Les dieux, Aline, ont peint sur ton visage
Et mon amour et la beauté des cieux :
Mon tendre cœur, pour garder son image,
S'il le fallait, renoncerait aux dieux
A ces accens, connaissez la folie.
Son crime, hélas! n'était point dans son cœur;
Sa faible tête a causé son malheur.
Sauvez mes jours en lui sauvant la vie;
A vos bienfaits je devrai ce bonheur.

Tes yeux, Aline, un pouvoir invincible
Changent les cœurs des farouches soldats,
L'humanité, pour se rendre sensible,
Avait besoin de tes puissans appas.

A ton aspect, ou plutôt à tes charmes,
Trente guerriers ont vu tomber leurs armes ;
Et ton amant s'échappait de leurs bras,
Quant tout à coup un prêtre sanguinaire,
L'inquisiteur, d'un regard menaçant,
Vint aux soldats inspirer sa colère :
Faibles chrétiens! lours enfans de la terre !
Vous reculez... craignez le dieu vivant.
Quoi ! les attraits d'une faible bergère
Ont pu toucher vos indomptables cœurs !
Vos sens durcis aux horreurs de la guerre
Sont agités! vous répandez des pleurs !
A votre foi Dieu remet sa vengeance;
Vous le craignez, vous n'osez le servir.
Oubliez-vous ce que peut sa puissance !
Lâches, tremblez! ce dieu va vous punir.
   A ce discours, la troupe sanguinaire
Sent ranimer sa première valeur.
Ainsi jadis, écumant de colère,
Dans le désert, Moïse avec fureur
Encourageait le barbare Lévite :
Tels dans les champs des enfans d'Israël
On vit encore le prêtre Samuel,
La hache en main, d'un bras ferme et cruel,
Trancher les jours d'un prince Amalécite.
   De son amante on arrache Sanspain.
En sa faveur, aimable Aline, en vain
Tu fais parler tes pleurs et ta faiblesse.
Sur un bûcher un soldat inhumain
Vient d'attacher l'objet de sa tendresse...
Arrête, monstre... ah! comment! un amant!
Aline, ô ciel! Aline en ce momant

Sur le bûcher subitement s'élance.
Sanspain connais l'amour et la constance;
Bénis le ciel, ta flamme et le destin;
Aline vient expirer sur ton sein;
Ouvre ton âme à ses douces caresses.
Bravons la mort dans les bras de l'amour,
Son fer tranchant peut nous ôter le jour;
Mais nos deux cœurs sont les seules richesses
Que sa faveur ne puisse nous ravir.
Mourons amans, puisqu'il nous faut mourir...
Ce feu, ce bois, ce funèbre appareil
Ne peut troubler l'âme égale du sage.
La fière mort n'est pour nous qu'un sommeil
Dont notre vie a commencé l'image.
Que nos soupirs dans ces derniers momens...
  Déjà la flamme entoure nos amans;
Le jour s'éteint, l'astre de la lumière
Vers l'Orient recule épouvanté;
L'onde en tremblant s'éloigne de la terre;
Le froid Nord-Est, de son sein redouté
Laisse échapper les enfans d'Orythie.
Ainsi jadis, jouant la tragédie
Devant Jacob, sur le mont Golgota,
Le premier né des enfans de Marie,
Du saint Esprit et du vieux Jéhova,
Vit le soleil se couvrir de nuages,
Du sein de l'arche éclater les orages,
Et Lachésis déchirer de sa main
Le voile épais qui couvrait le lieu saint.



CHANT XVII.

Amours honnêtes de Jean Tirefort; naissance du curé de Lambre.

Près de ces champs que la Scarpe environne,
Vers ces coteaux où Cérès et Pomone
Vont moissonner ces fruits délicieux
Qu'on voit mûrir sur le sein de l'automne,
Est un village antique et cher aux dieux.
Lambre est son nom; sous ces tranquilles cieux,
Un Brabançon, la fleur de sa province,
Vivait alors, c'était un cordonnier;
Mons Tirefort était le nom du prince;
Ce nom brillant allait à son métier.
Or, le héros, talent qui n'est point mince,
Adroitement relevait un quartier,
Poissait son fil, affilait l'alumelle,
D'un bras nerveux polissait la semelle,
Et mieux qu'un ange il faisait un soulier.

Près du château, sous un vieux toît gothique,
S'élève un louvre au travail consacré,
L'ordre toscan, l'ornement ionique,
Ne chargent point cette demeure antique:
Un mur obscur, de vingt bottes paré,

Soutient sans faste une sombre boutique.
Là, Tirefort, l'honneur de la manique,
Sur un tréteau juché sur trois bâtons,
Dressa son trône, où donnant audience,
Comtes, seigneurs, marquis, riches barons,
D'un air soumis lui montraient les talons.
Terrible et ferme était sa contenance ;
Son bras armé d'un acier menaçant,
Aurait bravé, sous les yeux du divan,
Le grand-visir et les fiers janissaires.
Henri d'Éstrée et monsieur Ferdinand,
Et les Anglais, ces braves insulaires,
Ne maniaient le tranchet comme lui !
Son tire-pied était son seul appui.
Des rois fameux il ne craignait la chute.
Cent fois son trône aurait fait la culbute,
Jean le pouvait redresser à l'instant ;
Quel souverain en pouvait faire autant !

Pour égayer les soucis du ménage,
Mons Tirefort avait à son usage
Fille à croquer et faite pour l'amour,
Si la bergère était sans pucelage,
Ce n'était rien ; elle avait en retour
Deux yeux fripons, un séduisant corsage,
Un jupon court qui n'était point pesant ;
Fort se vêtir quand on fait son ouvrage,
On le sent bien, c'est trop embarrassant.

Loin de l'ennui qui tourmante le sage,
Jean fêtait Anne, en tout bien, tout honneur.
Dans ses amours le sire eut du malheur ;

Car sa moitié, vicieuse mégère,
Sur certain point était un peu sévère.
Fort sur sa bouche elle aimait le devoir ;
Jean la trichait. Alors il fallait voir
Comme on criait : mon ami, disait-elle,
Vous l'avez drôle, et vous ratez souvent!
Tel que le chien de feu Jean de Nivelle,
Vous me fuyez quand mon cœur vous appelle.
Quel sacrilége! ô mon Dieu, quel tourment!
Pourquoi porter le pain du sacrement
Hors de chez nous? J'ai payé le notaire.
Un maudit jour, monsieur notre vicaire,
Pour quatre francs joints à deux escalins,
A fait, je crois, en nous serrant les mains,
Un nœud coulant qui ma traduite en femme.
Le ciel le sait! cent fois au fond de l'âme
J'ai bien maudit les quatre mots latins,
Dont le vicaire embarrassa ma flamme.
Ah ! cher ami, pour Dieu, corrigez-vous!
Quel chien de train! hélas! si les époux
Vivaient ainsi, femmes fort mal à l'aise
Verraient le jeûne affamer leur maison.
Un cordonnier vit-il à la Française ?
Êtes-vous fait pour être un greluchon?
Abandonnez et Perrette et Fanchon;
Ne souillez plus la candeur de ma couche.
Vous connaissez la légende et la loi ;
Pas ne devez chômer d'autre que moi,
Si, dans mon temps, mon âme peu farouche
Vous captiva par ses tendres faveurs,
Faut-il sitôt oublier ses douceurs.

Il m'en souvient! quand j'étais vertueuse.....
Je n'osais point..... je suis trop scrupuleuse.....
Ah! sur ton front, prends garde, on pourrait bien...
Est-il bien vrai que Jeanne ne fit rien?

Jean Tirefort, n'écoutant point sa femme,
Près de l'objet qui captivait son âme,
Soudain allait oublier sa chanson.
Hélas! comment aux pieds d'une maîtresse
Se souvenir d'un ennuyeux sermon!
Laissons en paix respirer la faiblesse;
Nos jours trop courts ont besoin des plaisirs:
Dans notre cœur, le sentiment sans cesse
Parle tout haut par la voix des desirs;
Si de ses cris la sagesse murmure,
Sans l'écouter, rions de son erreur:
Le tendre amour, l'instinct de la nature,
Dit Tirefort, est la loi de mon cœur.

O champs des airs! écartez vous nuages;
Brillante Aurore, enflammez l'horizon;
Enfans bourrus du vieux Septentrion,
Tremblant Norwège, et rapide aquillon,
Fuyez, volez sur l'aile des orages;
Allez régner sur les glaces du nord!
Le tendre Amour paraît sur nos rivages;
Son char doré descend chez Tirefort.
Les Alcyons soudain vont reparaître,
Le gai printemps à sa voix va renaître,
Flore et Zéphire sont déjà de retour.
Fils de Latone, ô Dieu brillant du jour,
Echauffe-toi des regards de ton maître,
Et rends aux fleurs la chaleur de l'amour.

Entre les bras de la fringante Annette,
Couvert des lis qui couronnent Paphos,
Jean, l'heureux Jean, d'une ardeur satisfaite,
Goûtait en paix l'agréable repos.
Sur le sein blanc où son âme respire,
Quand pour Annette un dieu même soupire,
Qui rougirait de se laisser charmer?
Tendre union, tes plaisirs ont leur source
Dans les beaux nœuds dont les cœurs sont épris.
Belle et sensible, Aréthuse, en sa course,
Contemple encor ces nœuds toujours chéris;
Un dieu la suit, triomphe et l'environne,
L'aimable Alphée est vainqueur de ses sens;
Et l'urne enfin, que l'amante couronne,
Est l'heureux prix qui flatte les amans.
O tendre Amour! d'une chaîne éternelle,
Attache Annette au sort de l'heureux Jean.
Dieu des pavots qui sommeil près d'elle.
N'offre à son cœur qu'un songe séduisant;
Et toi, plaisir, sous ton onde immortelle.
Aux yeux jaloux cache son sein brûlant:
Annette craint une épouse cruelle,
Jean craint d'ouïr un reproche éclatant;
A ses regards dérobe son amante,
A ses desirs voile l'heureux amant.
En cultivant les champs de l'innocence,
Tous les neuf mois on recueille les fruits.
Jean fut heureux; sa terre eut de la chance.
Au terme fixe, anne accoucha d'un fils.
Un magister éleva son enfance,
Un cordelier se chargea de ses mœurs.
Entre les mains de ces cultivateurs,

Il fut savant comme on l'est dans la Flandre.
Un latin plat, un savant érudit
Très-bien soutint, même sans les entendre,
Thèses, logique, argumens sans esprit.
Tant de savoir étonna son village :
Dans son pays on s'étonne de rien.
Qui sait bien boire y passe pour un sage,
Qui paie à boire est un homme de bien.
Quand on est bon, on est point difficile.
Or donc, Jeannot, furieusement habile,
Sachant signer, connaissant ses deux mains,
Eut des amis et des patrons fort bêtes :
Car les Flamands sont tous de bons humains.
Dans Lambre alors étaient deux fortes têtes,
L'une, dit-on, en propre appartenait
A Pénillon, le greffier de l'endroit ;
Homme savant. Il ne savait point lire ;
Et cependant, quand il fallait écrire,
Signer son nom, il faisait une croix.
L'autre cervelle appartenait, je crois...
M'en souvient-il... au bailli du village,
George Bondou, ladre, riche et vilain,
Au demeurant, très-grave personnage,
Quand il chantait le dimanche au lutrin.
Par leurs moyens, Jeannot obtint la cure
De son village ; une belle figure
Parlait pour lui, cela parle souvent.
De cet objet femme est toujours éprise,
Et rarement d'un mérite éclatant.

De son métier, notre curé content,
Comme il pouvait gouvernait son église,

Prêchait fort mal, quoique de tout son mieux,
Point ne pensait à conquérir les âmes ;
Mais pour la dîme, il était scrupuleux ;
Il la prenait sur le lin, sur les œufs,
Sur les moutons, et surtout sur les femmes.
On en comptait jusqu'à quinze au curé,
Encor d'amour était-il dévoré.
Que voulez-vous ! la chair nous est contraire.
Son aiguillon, dans un célibataire,
Est violent ; il faut purger ses reins.
Dans les couvens j'ai connu bien des saints,
Ceints du cordon, vêtus du scapulaire,
Avoir encor bien des démangeaisons.
Hélas ! bon Dieu ! la chair a des raisons
Et des besoins : à la vertu sévère
Mieux conviendrait plus souvent de se taire,
Que de troubler les plaisirs d'un pécheur.

Dans son logis, le tranquille pasteur
Choyait encore une beauté naissante :
C'était Lison. Lison était servante,
Pour la parade et le jour seulement ;
Mais pour la nuit, Lison était maîtresse.
Son front, paré des fleurs de la tendresse,
Embellissait un minois séduisant :
Dans son air tendre on voyait la finesse ;
Ses yeux lançaient les rayons du plaisir ;
Sur son beau sein voltigeait le desir.
Un pied mignon, une jambe élégante,
Un teint, un front, une main caressante,
Des reins puissans, et deux globes unis :
Voilà mes dieux ! voilà mon saint Denis.





Longtems Jeannot le contemple et l'admire
Vingt fois sa main .... vingt fois son cœur soupire

Jadis Manon, la chaste chambrière
D'un rôtisseur avait le cul fort beau :
Paris connaît le cantique nouveau,
Dont Baculard honora les deux fesses.
Belle Lison, gémis de tes appas,
Ton fier amant méprise tes caresses,
Un autre objet va voler dans ses bras,
Le ciel cruel... La chandelle d'Arras ..
Le tendre amour... Javote... une pécore...
Arrète, Muse ! attendons que l'aurore,
Dans nos vergers, sur le beau sein de Flore,
Ait réveillé les zéphirs endormis :
C'est le matin que Phœbus voit éclore,
Avec les fleurs, les amours et les ris.

CHANT XVIII.

Le diable va trouver Javotte; le curé Jeannot fait voir à Javote la chandelle d'Arras.

Un pucelage est un grand avantage,
Ce joli bien est un présent des cieux ;
Pour le détruire il fut fait par les dieux :
Un sot le garde, il leur en fait hommage,
Le sot a tort. Amour, je fus plus sage ;

Dans mes beaux jours, j'ai cueilli cette fleur.
Toi, qui régna trop long-temps sur mon cœur,
Te souvient-il, inconstante Glicère,
Quand, vers la Loire unissant nos désirs,
Ton sein, couvert de rose et de fougère,
Vint sur le mien répandre les plaisir.
Moment heureux, que tu m'es cher encore !
Le jour tombait. Au fond de ce jardin,
Près d'un ruisseau, sous ce beau sycomore ;
S'il m'en souvient, je pense que l'aurore
Nous eût surpris encor le lendemain.
Mais, par malheur, c'était un jour de fête,
Lise à Colin avait promis ce jour ;
L'heureux berger vint chercher sa conquête.
L'amour, hélas ! fit du tort à l'amour.
Depuis six mois, grâce à la Providence,
Qui donne encor bon exemple aux méchans,
Dans Lambre était un trésor d'innocence ;
C'était Javote ; elle avait quatorze ans.
Quelle saison ! un trésor à cette âge
Fait grande plaisir ; et je crois que le sage
L'aimerait mieux qu'un trésor de trente ans.
Mais en ce siècle où trouver des enfans ?
On grandit vite ; et puis le pucelage
Grandit aussi : ne perdons pas le temps
A le chercher, cette fleur est si rare!
Anciennement on était fort avare,
On reculait les désirs des amans :
Anciennement les gens étaient fort bêtes.
Des bracelets, des cheveux et des fleurs,
Aux amoureux tenaient lieu de conquêtes,
Mais dans ce siècle, en moissonnant les cœurs

On est jaloux d'avoir les dépendances,
Aux soins constans on doit des récompenses :
Le tendre amour est le dieu des faveurs.
Javote donc était une pécore.
Peur de le perdre, elle tenait encore
De ses deux mains son gentil sérieux,
Et de l'endroit n'osait lever les yeux
A quatorze ans une fillette sage,
Comme un bijou garde son pucelage.
S'il était pris, on croirait tout perdu;
Ah! qu'on est sot avec de la vertu.
De La Terreur, cette jeune innocente
Etait la fille, et chez Barbe, sa tante,
Depnis six mois Javote demeurait.
Depuis ce temps le curé la trouvait
Fort de son goût; mais la tante cruelle
Dans son logis tellement la tenait,
Qu'aucun amant n'osait approcher d'elle,
Tel autrefois, sous la garde fidelle
D'un vieux serpent, Colchos vit la toison.
Barbe vingt fois valait mieux qu'un dragon,
Force n'est rien, mieux vaut l'expérience,
Barbe jadis .... je crois, vers les treize ans.
Avait laissé ravir son innocence.
Moines, soldats, robins Négocians,
Et tant d'abbés! .. Dieu seul en sait le nombre...
Jusqu'à quize ans, Javote, sans encombre,
Sous l'œil de Barbe eût gardé son honneur,
Si Barbe avait étouffé dans son cœur
Les mouvemens d'un orgueil indocile.
Ingrate et fière aux bontés du seigneur,
Dans les vertus de sa jeune pupille

Point ne connut la main du Tout-Puissant.
De tant d'orgueil, Dieu pour punir la tante,
Permi au diable (il lui permet souvent
De nous tenter, et le diable nous tente).
Il permit donc à l'ange séducteur
De s'escrimer avec la jeune nièce.
Contre un démon que peut une jeunesse?
Ma foi, c'est trop, n'en déplaise au Seigneur,
A quatorze ans donner au tentateur
La liberté de perdre l'innocence;
Passe à l'amant, s'il aime avec constance:
On gagne un cœur en perdant une flenr.

Pour mieux tromper cette jeune innocente,
Le diable prit la livrée indigente;
L'œil égaré le minois d'un rimeur.
Un juste-au-corps, dont la taille infidelle
Pend aux mollets et commence à l'aisselle,
De ses lambeaux couvrait un long pourpoint
Ce négligé, d'un pesant bourguemestre
Lui donnait l'air et l'épais embonpoint.
Les nudités du paradis terrestre,
D'une culotte ébréchée, où le jour
Perçait partout, étalaient leur misère.
Un grand castor, dont le vaste contour
Avait jadis embelli Despautère,
Ornait son chef de ses derniers débris;
Ce feutre usé, collé sur ses sourcils,
Donne à sa mine une fierté nouvelle.
Le diable ainsi va chez la jouvencelle.
Hurlant les vers, soufflant comme le Kain,
Très-gravement ce discour il lui tint:

Réjouis-toi ! chante, belle Javotte !
Ton père heureux, vainqueur de Nulsifrote,
Va de ton nom illustrer la splendeur,
Et de l'Artois relever la grandeur.
Le temps n'est plus où la brutale Envie
De ses accords dérangeait l'unisson,
Aux *raclemens* de son dur violon
Le ciel sensible a vu pleurer Marie.
Harpe d'Orphée ! ô lire d'Amphion !
N'aspirez point à sa gloire éclatante !
Titon, en vain vous chantez votre amante !
Rival des dieux, heureux Endimion,
Ne vantez plus les faveurs de Diane !
Un feu plus pur, un myrte moins profane,
Vont couronner le sauveur de l'Artois ;
La grâce parle, et Marie à sa voix
Vole à l'instant : dans les mains de ton père
Elle remet le flambeau salutaire
Qui doit sauver un peuple malheureux.
Quitte, Javote, au plus tôt cette couche,
Où le zéphir dérobe sur ta bouche
Ces doux baisers que jalousent les dieux ;
Hâte tes pas et vole au presbytère.
Un saint curé, le guide du pécheur,
T'expliquera ce glorieux mystère,
Et sa chandelle échauffera ton cœur.
La jouvencelle en sursaut se réveille.
Brûlant déjà d'admirer la merveille
Dont le démon vient de flatter ses sens,
Soudain s'habille. Une simple parure,
De douces fleurs lui servent d'ornemens ;
Sur son beau sein qu'embellit la nature.

Où soupiraient l'amour et le printemps,
Sont deux boutons : ces roses, pour éclore,
N'attendent point les caresses de Flore,
Ni soin des dieux, ni souffle du zéphir ;
Un doux baiser, une main caressante,
Et le plaisir les font épanouir.

A son pasteur Javote se présente.
Galant Jeannot, quel spectacle t'enchante !
Enveloppés sous un large mouchoir
De lin très-fin, Javote te fait voir
Un col de neige, une gorge d'albâtre ;
Un saint Antoine en serait idolâtre.
Si le démon, tentant jadis ce saint,
Eût à ses yeux offert un si beau sein,
Le solitaire aurait fait des merveilles ;
Son froid pendant, malgré ses longues veilles,
Un jeûne austère, eût clandestinement
Jusques au ciel levé son front superbe.
Tel dans nos champs ensevelis sous l'herbe,
A la chaleur s'éveille le serpent.
Ouvre, Jeannot, ton cœur à l'espérance !
Javote vient t'offrir son innocence.
Si tu pouvais, par art ou par crédit,
La pourvoyer d'un peu d'intelligence,
Bien lui ferais... car elle est sans esprit...
L'esprit... l'esprit .. est-ce l'esprit qu'on baise?
Au demeurant, fillette un peu niaise,
En est plus propre aux mystères d'amour.
Le Jeannot surpris, dit en voyant la belle :
Quoi ! c'est Javote ! ô ciel avant le jour !
Que voulez-vous? parlez, gente pucelle ;

Mieux vous convient un jeune confesseur
Qu'un vieux barbon froid et mélancolique,
Qui ne peut plus aider un tendre cœur;
Sa main tremblante oncques, dit-on, n'applique
Bien comme il faut le baume évangélique;
Mais fiez-vous à ma robuste main;
Plus fermement que le Samaritain,
Je panserai votre fraîche blessure.
Foi de pasteur, je suis sûr de la cure.
Dans mes fureurs je puis certainement
Huit à dix fois, ma chère, adroitement
A votre mal appliquer la compresse.

Hélas! monsieur, point ne viens à confesse,
Bien vous savez; le bruit court dans Arras
Qu'un saint flambeau brûle et ne s'éteint pas:
Marie, on dit, l'a remis à mon père;
Je voudrais voir cet astre salutaire,
Le révérer le baiser saintement.
Bonne pensée! oui, c'est Dieu sûrement
Qui vous la donne, et sa grâce, ma chère,
Avant de voir ce sacré luminaire,
Veut d'un mouchoir que l'on couvre vos yeux;
Car l'Éternel, contre deux curieux,
Fit dans Eden éclater sa colère;
Rien ne verrez, mais vous sentirez bien.
Vite, au plus tôt, mettez-vous en prière;
Faites sur vous le signe du chrétien,
Invoquez Dieu, priez monsieur saint Pierre,
Saint Guignolet, saint Jacques-le-Majeur.

Javote prie. Aussitôt le pasteur
Prend le mouchoir dont la toile légère

Couvrait sa gorge et lui bande les yeux.
Quel sein, grand Dieu! ce beau sein dans les cieux ..
Long-temps Jeannot le contemple et l'admire;
Vingt fois sa main... vingt fois son cœur soupire.
A tant d'appas reste-t-on sans desir?
Las d'admirer, et presse de jouir,
Sur un fauteuil Jeannot pousse Javote,
Subtilement lui soulève la cotte.
Dieu! qu'a-t-il vu! que d'appas enchanteurs!
Sous un bosquet, d'où coule une fontaine,
Où chaque mois le doux printemps ramène,
Pour nos plaisirs, l'abondance et les fleurs,
Il voit un trou... le joli précipice!
Ce n'était point le trou de saint Patrice;
C'en est un autre. En ce moment pressant,
Javote, hélas! à son corps défendant,
Se laisse faire, avance la croupière,
Et par trois fois remuant la charnière,
Elle enfença la chandelle d'Arras.

Saint Lampion, s'écria la pucelle,
Vous me brûlez! que vous avez d'appas!
Divin pasteur! n'arrête point ton zèle,
Enfonce encore, si tu peux, la chandelle...
Oh! je me pâme... ô séduisant plaisir!
Mon cœur s'en va... Jeannot... je vais mourir.

Six fois Jeannot, de son fier luminaire
Fit à Javote éprouver la colère,
Six fois la flamme alla jusqu'à son cœur
Du doux plaisir répandre la chaleur.

Jeannot fut las; toujours le même ouvrage
Fatigue trop. On nous dit que le sage,

L'instant d'après s'endort sur le métier ;
Qui peut tenir? sans doute un muletier.
Ces gens sont forts, rudes de corpulence ;
Mais cependant, sans le ciel et les saints,
En travaillant ils se rompraient les reins.
La foi fait tout, Dieu leur donne assistance ;
Il en faut bien quelquefois au pécheur.
Javote enfin retrouvant la lumière.
D'un air ému regarde son pasteur,
Lui dit : Comment! ton dévôt luminaire
Est-il éteint? quoi ! le plaisir trompeur
Abuse-t-il de ma faible croyance?
Quoi!... tu ne peux? parle ! l'intelligence
De ses rayons vient d'éclairer mes sens.
Ne saurais-tu rappeler ces instans...
As-tu perdu la chaleur de ton zèle?
Arras nous dit que la sainte chandelle
Brûle toujours... et la tienne s'éteint !
Console-toi, Javote, et viens demain,
Je te promets une fête nouvelle.
Toujours on veut, on ne peut pas toujours.
Bonheur, plaisir, dans ce monde tout passe ;
Et ma chandelle est ainsi que la grâce;
Elle a des temps pour choyer les amours.
Mais, dam! encor elle a bien des vigiles,
Des quatre-temps et des fêtes mobiles :
Toujours brûler et ne s'éteindre pas
Est une fable : on la croit dans Arras.
Belle Zéphire, ô toi, que ma chandelle
Embellissait dans les champs de Berlin!
Toi! que l'amour unit à mon destin,
Et que mon cœur trouva toujours fidelle ;

Reçois ces vers composés dans tes bras!
A tes faveurs ils doivent leur naissance.
Viens leur prêter l'éclat de tes appas,
Et les orner du feu de ta constance.
Puisse ce feu, comme celui d'Arras,
Toujours brûler, et ne s'éteindre pas!

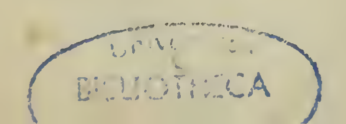
FIN.

TABLE

DES SOMMAIRES.

FIN DE LA TABLE.

COULOMMIERS. — BRODARD, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.



er étoit devant
s de fleurs, et
notre vie. C'é-
manda tranquil-

ne Télémaque,
les Troyens,
votre propre
acquise des ,

lui d'y vivre av
l'aveugle passion
trie, lui fit rejet
tout ce qu'il a p
jamais. Il voulut
gée par la tem
long-temps le i

